

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La musique dans la vie et dans l'éducation
 A propos des événements d'Espagne
 Les forces spirituelles : Vivre
 La réforme de l'Etat en France
 Mirabeau
 La peinture française au XVIII^e siècle
 La cathédrale de Tournai
 La Méditerranée, source de civilisation universelle

Ernest CLOSSON
 Vicomte Ch. TERLINDEN
 R. P. Pierre SANSON
 Hilaire BELLOC
 Pierre NEZELOF
 Alfred LEROY
 Chanoine C. WARICHEZ
 Philippe de ZARA

La musique dans la vie et dans l'éducation⁽¹⁾

Si la science la rend de plus en plus possible et confortable, c'est de l'art que la vie reçoit son ornement. D'essence diamétralement opposée à celle de la nature, qu'il domine, commençant où elle finit, l'art apparaît comme une telle affirmation de la destinée supérieure de l'homme, qu'elle me suffirait, si je n'en avais d'autres de plus formelles. La culture artistique est aussi nécessaire à l'humanité que le progrès matériel. Un ouvrier d'aujourd'hui dispose de plus de confort qu'un seigneur féodal ou un prince de la Renaissance, c'est entendu. Mais le confort matériel n'est pas tout. La perfection inégalée de certaines formes d'art, du Moyen âge à la Renaissance, paraît tout de même supérieure à la jouissance d'une conduite de gaz ou d'un interrupteur; une cathédrale gothique, une toile de Memling, une messe de Palestrina suffisent à faire vaciller la notion vulgaire du progrès. Sans même quitter l'époque contemporaine, certains peuples qui nous dépassent par une application plus intégrale des découvertes scientifiques à la vie matérielle, mais chez lesquels le sentiment esthétique reste en arrière, nous paraissent tout de même incomplets. L'art reste la fleur suprême de la civilisation.

La musique occupe ici une place tout à fait particulière. Je ne dirai pas que je la considère comme supérieure aux autres arts, — je me contenterai de le penser. En tout cas, elle est *autre*. Son développement suit une courbe tout à fait différente de celle des arts plastiques. J'ai remarqué que tous ceux qui se sont évertués à écrire soit une histoire synchronique, soit une esthétique commune des différents arts, ont échoué. La musique suit toujours les autres arts dans leur développement. Gevaert a nommé le XIX^e siècle le « siècle de la musique », parce que c'est à ce moment seulement que, grâce au perfectionnement tardif de ses organes, comme aux nombreux génies qui la représentent, de Beethoven à Debussy, elle atteint son plein épanouissement. L'aire d'expansion de la musique est aussi extraordinairement plus limitée que celle des arts plastiques, dans le temps comme dans l'espace. Une statue grecque antique nous intéresse autant et plus qu'une œuvre d'art d'aujourd'hui, tandis que la musique des anciens Hellènes (qu'eux-mêmes mettaient au-dessus de leurs arts plas-

tiques) est pour nous lettre morte; celle que nous pratiquons couramment ne remonte pas au delà du XVII^e siècle, aux clavecinistes et aux vieux sonatistes. Même chose dans l'espace. Nous admirons un paravent chinois, une mosaïque arabe, mais la musique de ces peuples garde pour nous un sens impénétrable.

La vie même de l'œuvre musicale est soumise à des conditions tout autres que celles d'un tableau ou d'une statue. L'œuvre d'art plastique est à la fois conçue, puis réalisée par le même homme. Une fois créée, elle reste là, traverse les générations jusqu'à ce que le temps ou l'homme lui-même la détruise. L'œuvre musicale, elle, n'existe pas par elle-même. Elle est notée en quelques signes grossièrement approximatifs, dont il suffirait que nous perdions la clef pour que les plus insignes chefs-d'œuvre deviennent pour nous inexistants. Elle attend, pour vivre, l'interprète, inutile dans les arts plastiques et dont le rôle, ici, est d'une importance presque équivalente à celle de l'inventeur, puisqu'il imprime à la composition le sceau de sa propre personnalité et que nous voyons le caractère même d'une œuvre se renouveler à travers le temps. A peine née à la vie sonore, l'œuvre musicale meurt avec les vibrations sonores elles-mêmes, mais pour revivre, nouveau phénix, à notre commandement.

* * *

Qu'est-ce maintenant que cet art mystérieux sur lequel s'est penchée la méditation des esthètes et des philosophes de tous les temps et de toutes les races? Problème sans fond où se contredisent les plus grands esprits, partagés entre une conception scientifique et une conception philosophique, mystique et presque surnaturelle de la musique. La première est surtout celle du Moyen âge, qui classe la musique dans le *quadrivium* des sciences exactes, qui y voit une architecture, une arithmétique sonores, — conception que je crois retrouver jusque chez Bach. La seconde est celle de Beethoven, qui rejoint saint Augustin quand il découvre dans la musique une philosophie supérieure à toutes les autres, une expression de l'inexprimable, une révélation de l'inconnaissable, — ce qui se retrouve dans le ton mystérieusement vaticinateur de la Neuvième Symphonie. L'accord des penseurs ne se fait que quand

(1) Leçon d'ouverture faite à l'Ecole supérieure de Jeunes Filles, 11, rue d'Arlon, à Bruxelles.

leurs définitions envisagent plutôt l'objet pratique, c'est-à-dire non plus le *quid*, mais le *quia* de la musique.

Quels sont ce but et cet objet? On ne fait plus que sourire de la définition naïve de Jean-Jacques : la musique, art d'unir les sons d'une manière agréable à l'oreille — définition à laquelle Stravinsky, Schönberg, Milhaud et d'autres suffiraient à nous faire renoncer, si nous ne savions d'expérience que la dissonance est un élément essentiel de la musique et qu'une consonance prolongée ne pourrait qu'engendrer l'ennui — sauf quand nous serons là-haut, où la dissonance ne saurait plus être, où je ne puis me figurer la musique que sous forme d'un immense accord parfait, une « triade » majeure, comme dit Gevaert, indéfiniment prolongée, sans monotonie possible, puisque la notion de durée s'abolit dans l'extase.

Pour notre musique terrestre, tout compte fait et abstraction faite pour certaines œuvres (*L'Art de la fugue* de Bach, par exemple) qui ne sont manifestement que de la « pensée en sons », comme dit Combarieu, de la pensée sonore sans concept, on en doit revenir à l'idée du vieil Aristote : « Dans la musique, il y a reproduction d'un état d'âme », — disons banalement : expression d'un sentiment. Nous avons d'ailleurs été plus loin (car les vrais anciens, c'est nous) en reconnaissant, avec Schopenhauer et Herder, que la musique est l'expression du sentiment *dépouillé de sa cause*, du sentiment à l'état pur. Plus même, le sentiment lui-même objectivité. Un tableau, une statue n'expriment pas le sentiment, mais son reflet dans le geste, l'attitude, le jeu de physionomie. La musique, c'est le sentiment lui-même rendu sonore. Pour emprunter le langage du philosophe de Francfort, la musique n'est pas « l'apparence », mais « la chose en soi ».

Sentiment sonore, c'est aussi au sentiment que la musique s'adresse, et c'est pourquoi elle est le plus populaire de tous les arts. Et ce sentiment est rendu par elle transmissible et contagieux. On n'imagine pas un tableau, une statue opérant les effets réellement électrisants des grandes hymnes religieuses et patriotiques. La musique est l'animatrice et je répéterai, avec saint Augustin, la révélatrice. C'est bien pourquoi on ne peut imaginer et (d'ailleurs il n'y en eut jamais) une religion sans musique. L'audition d'un chef-d'œuvre musical nous élève en quelque sorte au-dessus de nous-même, au-dessus des contingences et de l'actuel, nous fait tout à coup voir les choses, comme sous un éclair fugitif, sous un jour tout autre et plus vrai. En écoutant il y a quelques mois, au Conservatoire, le final avec soli et chœur de la Troisième Symphonie de Mahler (ce juif converti dont la constante élévation de pensée, l'exaltation sont les marques propres), il me vint tout à coup cette idée singulière qu'un homme qui pourrait vivre constamment dans une pareille atmosphère sonore serait incapable d'un acte, d'une pensée même basse ou vile.

La musique est aussi la consolatrice. *Musica, laetitiae comes, medicina dolorum*, lit-on sous le couvercle relevé de vieux clavecins anversois. Quand Philippe le Beau mourut à Burgos, son épouse Jeanne (qu'on devait bientôt appeler la Folle) refusait farouchement, dans sa douleur, de signer toutes les ordonnances qu'on lui présentait; elle ne consentit à en signer qu'une, en faveur de ses musiciens flamands, qui lui apportaient quelque réconfort. Quand la pianiste viennoise Dorothea Graupmann, celle que Beethoven appelait « Dorothea Cecilia », eut perdu son dernier enfant, Beethoven, le génie redouté, l'homme violent et grossier, mais au cœur sublime, la fit venir. Il ne lui dit rien, mais s'assit au clavier et se mit à improviser, comme lui seul sut jamais le faire (puisque des contemporains nous affirment cette chose presque inconcevable, que ses improvisations étaient encore plus belles que ses œuvres). « Il joua pendant une heure, dit Dorothea, et je partis consolée. »

A ces divers titres, la musique m'apparaît comme autre chose encore que comme un ornement de la vie, mais comme une nécessité impérieuse de la vie individuelle et sociale. Je puis — et je ne suis pas le seul — concevoir la vie sans bien des choses, mais non point sans musique. Ne vous étonnez donc pas si je considère une éducation musicale sérieuse comme une branche importante de l'éducation générale et de la culture. En priver un enfant, le laisser indifférent, imperméable aux choses de la musique, c'est le priver non seulement de profondes jouissances esthétiques et intellectuelles, comme avec les autres arts, mais aussi d'une source d'émotions de l'ordre le plus élevé, de consolations dont la nécessité vient toujours, avec l'adversité qui attend chacun de nous derrière le coin.

Vous me direz : tout le monde n'est pas musicien, et c'est malheureusement vrai. J'ajoute même que la compréhension musicale est indépendante de l'intelligence; de grands esprits, Victor Hugo, Flaubert, ne furent pas musiciens. J'irai encore plus loin en remarquant que bien des gens se croient musiciens, qui ne le sont pas en réalité; un exemple illustre est celui de Goethe. L'explication est simple. Tout le monde sans exception, sauf les sourds, est apte à percevoir les trois qualités du son : hauteur, intensité et timbre. Mais cette perception élémentaire est aussi celle de n'importe quel animal. Percevoir n'est pas encore comprendre. Mais, inversement, j'affirme que la compréhension musicale est une faculté très généralement répandue, à laquelle il ne manque que l'éducation et l'entraînement. Des personnes modestes m'ont dit cent fois : « Moi, je ne suis pas musicien. J'aime la musique, je vais au concert, j'aime Beethoven et Wagner, mais je ne sais même pas mes notes. » Mais si vous faites tout cela, vous êtes musicien! Comprendre la musique n'est pas une opération de l'esprit, elle est celle du cœur. Comprendre la musique, c'est la sentir, l'éprouver; celui qui ne la sent et ne l'éprouve pas n'y entendra jamais rien. Mais j'ajoute tout de suite que l'éducation de l'oreille, la culture musicale — c'est-à-dire la connaissance de la théorie, de la technique, voire de l'esthétique et de l'histoire musicales — sont susceptibles de développer immensément la jouissance que nous procure la musique, en éclairant par l'intelligence l'exercice d'un instinct. Apprécier le style et la technique d'une œuvre, la situer dans le temps, opérer des rapprochements, savoir suivre les méandres d'un complexe polyphonique, distinguer le timbre d'un instrument, tout cela, loin de diminuer la jouissance esthétique et sentimentale, l'augmente.

* * *

Quant aux formes concrètes à donner à l'éducation musicale, j'insisterai d'abord sur le solfège. Il est à la base de toute pratique sérieuse. Trop de jeunes filles tapotent du piano, jouent du violon, chantent, surtout, dans une sereine ignorance de la mesure et du rythme. Elles savent bien qu'une blanche vaut deux noires, — tout le monde est d'accord là-dessus (seul peut-être notre ancien collègue, le nouveau gouverneur du Congo, est d'un avis contraire). Mais leurs notions ne vont pas beaucoup plus loin. Et le résultat est naturellement désastreux.

Puis vient la technique instrumentale ou vocale. Le choix du maître est d'importance, notamment pour la technique vocale, où une conduite maladroitement ruine l'instrument lui-même. Tant de gens se disent professeur de chant qui bornent leur enseignement à placer des respirations et des nuances, négligent la pose de la voix parce qu'ils n'en ont pas la moindre notion, alors qu'elle est l'essentiel : et c'est bientôt l'odieux chevrottement, une voix saccagée. Cette nécessité d'un maître expérimenté s'étend d'ailleurs à toutes les branches de la pratique musicale. En musique comme en tout, l'enseignement est une science, et si les programmes

* * *

antiques de nos conservatoires ont une lacune paradoxale, c'est bien l'absence d'un cours de pédagogie pour des élèves qui pour la plupart n'ont que l'ambition modeste de gagner leur pain en donnant des leçons et qui apprennent là tout, sauf à donner une leçon.

Il arrive souvent aussi qu'une maman, musicienne elle-même, entreprend de se charger elle-même des premières leçons. En général, le résultat est aussi mauvais que l'intention est louable. La mère manque à la fois des connaissances nécessaires et d'autorité; et puis, nous sommes trop difficiles avec nos enfants. Or, un mauvais départ est funeste. Je sais des carrières qui ont été gâchées ainsi.

On choisira donc un professeur expérimenté, mais aussi un professeur intelligent, capable d'intéresser l'enfant, de lui découvrir la beauté d'une ligne mélodique, d'un rythme ou d'une harmonie, l'intérêt d'un contre-chant : l'éducation esthétique commence dès les premiers pas. Si l'enfant montre un goût réel, il ne sera pas mauvais d'ajouter un peu d'harmonie, ne fût-ce que théorique, ce qui lui permettra de pénétrer plus avant dans les arcanes de l'art, de lui faire lire quelques beaux livres sur les maîtres. Si enfin, après des années d'études, l'élève montre des dispositions, une facilité toute particulière, un goût passionné de l'art, il y aura lieu d'examiner si ce n'est pas une vocation qui s'affirme. Mais il convient ici d'être extrêmement prudent. Pour des raisons qui m'entraîneraient trop loin, la musique est devenue aujourd'hui le plus ingrat, le moins lucratif de tous les métiers. Pour la jeune fille, il faut encore tenir compte qu'elle est presque inmanquablement destinée au mariage et à la maternité, sur quoi la carrière à peine esquissée est interrompue; j'ai tant vu de ces cas! C'était bien la peine, alors, de faire tant de frais et de se donner tant de mal. Je ne parle que pour mémoire de la rude carrière du lyrisme théâtral, aussi pleine d'embûches que de déboires et de désillusions.

Je viens d'envisager le cas de l'enfant doué, mais il y a aussi l'autre. Si, après un certain temps, cela ne va pas, si l'élève montre une répugnance insurmontable, alors, pour l'amour de l'art et de l'enfant, n'insistez pas, laissez-le tranquille : il n'est pas musicien, il perd son temps et votre argent. Développez d'un autre côté sa culture.

Entre ces deux extrêmes, il y a des cas mixtes, si je puis dire. Tout d'abord, celui de l'élève doué, mais paresseux, rebuté par le travail technique d'un instrument, travail si aride, nécessitant beaucoup de bonne volonté, de patience et de persévérance — ce dont manquent parfois précisément les sujets les plus doués. Tel est encore le cas des élèves de bonne volonté qui ne disposent pas du temps nécessaire : c'est celui de tant de jeunes filles réclamées aujourd'hui par les soins du ménage. Ici, je recommande tout particulièrement la pratique du déchiffrage : pour les violonistes et violoncellistes, celui de la musique de chambre; pour les pianistes, la lecture à quatre mains, qui n'exige qu'une technique élémentaire. Avec un peu d'entraînement, on acquiert ici une habileté surprenante. La lecture à quatre mains (j'en parle par expérience) est une source de grandes jouissances artistiques et un puissant instrument d'éducation. Il est tout de même plus agréable de parcourir, réduite à quatre mains, l'immense littérature symphonique que de peiner éperdument et pendant des semaines sur une sonate de Beethoven — que souvent on n'arrive quand même pas à interpréter dignement. J'irai jusqu'à dire que la lecture à quatre mains d'une œuvre symphonique est, en un certain sens, plus agréable que son audition à l'orchestre, puisque l'exécution personnelle nous donne l'impression de la création directe, par nous-même.

Je n'en insiste pas moins sur l'assistance périodique aux concerts (nous en avons de si beaux) où se forment l'oreille, le goût, où

l'on entre en contact avec les plus grands chefs-d'œuvre de la pensée humaine. Vous me direz qu'on a la T. S. F., mais c'est loin d'être la même chose. Laissons de côté la qualité des exécutions de l'I. N. R. Mais le meilleur appareil déforme plus ou moins l'exécution et, veuillez le remarquer, ne vous offre pas la production, mais une reproduction mécanique, médiante, du son, la photographie du tableau : c'est à quoi peut-être il faut attribuer qu'on n'éprouve jamais une émotion directe à l'audition par sans-fil d'un concert ou d'un discours. *Voir* interpréter et diriger une œuvre est aussi tout autre chose que de l'entendre seulement. Un chef d'orchestre allemand, Philippe Wolfrum, de Heidelberg, eut un jour l'idée d'organiser des concerts avec un orchestre et un chef cachés, dans le but, pensait-il, de favoriser la concentration des auditeurs : il fallut vite y renoncer. Enfin, il est certain que l'audition chez soi, dans un fauteuil, n'engendrera jamais la ferveur, l'émotion, et l'enthousiasme communicatifs qui se dégagent d'une foule recueillie dans la communion artistique. Les bons concerts coûtent cher, il est vrai, mais, de nos jours, une jeune fille ne craint plus de se rendre seule, ou avec une amie, à une séance de musique sérieuse, même aux places bon marché, — qui comptent d'ailleurs la partie la plus intéressante du public, celle qui vient pour entendre et non pour être vue, pour y être et non pour y avoir été.

Et je termine sur un dernier vœu : élever les enfants, former la jeunesse dans le respect, le culte désintéressé de l'art, qu'on n'aime bien que si on l'aime pour lui-même, et non pour soi, dans le culte du génie créateur et le respect d'un grand interprète.

Ne ravalez pas la musique à un simple amusement, à un fond agréable de conversation bruyante : c'est convertir un Gobelin en tapis de pied. Évitez la mauvaise musique comme les mauvais livres. Mais écoutez sérieusement la musique sérieuse; dans une œuvre de Bach, Mozart, Beethoven ou Wagner, entendez ce qu'elle est réellement, une inspiration d'en haut, un reflet fugitif, sur terre, de la beauté éternelle.

ERNEST CLOSSON.

A propos des événements d'Espagne

Les récents événements d'Espagne ont donné lieu, dans notre pays comme ailleurs, à des commentaires en sens divers, qui révèlent, le plus souvent, une fausse compréhension de la situation dans la Péninsule. Maintenant que le calme est rétabli d'une façon presque complète, il est possible de se rendre compte des causes qui ont déclenché le mouvement révolutionnaire, dont M. Lerroux a triomphé par son énergie et sa prudence, et d'examiner la véritable situation au delà des Pyrénées. Des renseignements de première main fournis par un de nos collègues de l'*Academia de la Historia* de Madrid nous permettent d'en parler en connaissance de cause.

On se rappelle que les élections de novembre 1933 avaient marqué un triomphe éclatant des forces de droite, et spécialement des plus modérées parmi celles-ci, sous la direction de M. Gil Roblès. Cette défaite des gauches n'était que la rançon des excès

dans lesquels, depuis la proclamation de la République, elles s'étaient laissées entraîner par les éléments les plus avancés. Les hommes de gauche supportèrent mal cette défaite et s'opposèrent de toutes leurs forces à la constitution d'un cabinet qui, conformément à la pratique parlementaire, eût reflété dans ses divers éléments la signification du verdict électoral. Poussées par les socialistes, qui y constituent le groupe prépondérant, les gauches ne voulurent pas entendre parler de partage du pouvoir ou de collaboration avec les droites. Celles-ci, faisant preuve d'une remarquable modération et se ralliant, en grande majorité, au régime nouveau, ne réclamèrent pas le pouvoir, auquel leur nombre de députés aux Cortès leur eût donné droit. Elles se contentèrent de faire voter quelques lois d'apaisement et apportèrent un concours loyal aux gouvernements minoritaires qui, depuis novembre dernier, se sont succédé au gouvernement. Les gauches, bien que toujours mécontentes et menaçantes, se tinrent ainsi relativement tranquilles.

Mais ces ministères de minorité, basés sur une équivoque manquaient de la force et du prestige nécessaires, et bientôt se fit sentir la nécessité de revenir à la saine pratique parlementaire en faisant participer au pouvoir les éléments majoritaires sincèrement ralliés au régime, comme la « Confédération espagnole des Droites autonomes », sous la direction de M. Gil Roblès. Cette perspective déchaîna les passions des gauches; des menaces éclatèrent de toutes parts et le ton fut donné par M. Martinez Barrio, qui n'hésita pas à déclarer que, si la République se permettait d'évoluer vers la droite, « des épées vengeresses devraient s'enfoncer jusqu'à la garde dans la gorge des coupables ».

Cependant, à la suite de la démission du cabinet Samper, s'ouvrit une crise ministérielle d'une extrême gravité et, pour en sortir, le président Alcalà Zamora, sans se laisser intimider par les menaces révolutionnaires appela au pouvoir les groupes qui, réunis, formaient la majorité aux Cortès et représentaient ainsi l'expression de la volonté du peuple espagnol.

C'est ainsi que le cabinet présidé par M. Lerroux comprend un certain nombre de ministres pris parmi les forces de droite (agrariens de M. Martinez de Velasco; populaires-agrariens de M. Gil Roblès), qui, depuis longtemps, s'étaient ralliées au nouveau régime et se déclaraient prêtes à y collaborer.

Cette attitude parfaitement conforme aux principes mêmes du régime parlementaire, déchaîna la fureur des minorités, ainsi réduites à se contenter du rôle d'opposition parlementaire. Les républicains de gauche, tout comme les socialistes gouvernementaux de la veille, n'hésitèrent pas à s'allier aux pires éléments de désordre : les anarcho-syndicalistes, les communistes et les séparatistes catalans, pour déclencher un mouvement révolutionnaire d'une extrême gravité. Ils ne comprenaient pas, que si la révolution eût triomphé, ils eussent été débordés par les éléments extrémistes, qui ne songeaient qu'à profiter des troubles pour implanter en Espagne le communisme soviétique, et par les séparatistes qui, non satisfaits des larges libertés locales reconnues par la République, n'hésitaient pas à déchirer la patrie en lambeaux non viables.

Telles furent les causes des lamentables incidents du début de ce mois, des scènes douloureuses de Barcelone et des abominables excès perpétrés, un peu partout, par les extrémistes. Heureusement, ce n'était le fait que d'une minorité égarée; la rapidité avec laquelle l'insurrection fut écrasée dans ses principaux centres, à commencer par Barcelone, le plus important de tous, prouve la vigueur de la résistance de tous les éléments sains de la population.

Le ralliement se fit immédiatement autour de M. Lerroux, dont l'attitude, à la fois pleine de fermeté et de modération, manifestée par son discours radiodiffusé du 6 octobre, avait mis en relief les qualités d'homme d'État.

L'ex-roi Alphonse XIII, dans un manifeste très remarqué, déclara qu'il ne voulait pas profiter des circonstances pour compliquer la gravité de la situation par une tentative de restauration monarchique.

Dans son numéro du 7 octobre, le journal royaliste *ABC* terminait un article de tête intitulé : « Viva España ! » en applaudissant aux paroles du chef du Gouvernement et en déclarant qu'au-dessus de son idéal, de ses sentiments et de ses désirs, il plaçait l'Espagne. « Aujourd'hui, disait ce journal, il n'y a pas de monarchistes, ni de républicains; il n'y a plus que des Espagnols ou des traîtres. »

L'armée fut admirable de discipline et d'abnégation, remplissant, sans faiblesse mais aussi sans cruauté, son pénible devoir de répression. Chose à noter, ce furent des régiments catalans qui rétablirent l'ordre à Barcelone.

Tous ces éléments peuvent inspirer confiance dans l'avenir de l'Espagne. Évitant avec soin la faute commise jadis par les catholiques français qui, en mettant sur le même pied leurs convictions religieuses et leurs opinions monarchiques et en refusant d'écouter les conseils de ralliement du pape Léon XIII, ont poussé la République dans la voie de l'anticléricalisme, la plupart des catholiques espagnols se sont sincèrement ralliés au régime nouveau, auquel ils apportent un précieux appoint de modération et de stabilité. Or, il faut que la République espagnole soit l'expression d'une forme de gouvernement modéré, respectueux de toutes les idées et de toutes les croyances, sinon elle deviendra le monopole des démagogues et des sectaires et ne vivra pas.

La prétention des éléments de gauche, qui se déclarent les défenseurs fervents du régime parlementaire et de la volonté populaire, mais qui les combattent, même par les moyens révolutionnaires, dès que la masse électorale leur est devenue défavorable, montre qu'on ne peut se fier à eux pour la stabilité du régime.

C'est par une entente entre tous les éléments d'ordre et avec le concours de toutes les bonnes volontés que M. Lerroux est parvenu à remettre l'Espagne dans la bonne voie. La façon dont, sans faiblesse ni cruauté, il a su vaincre la révolution a écarté le danger de voir triompher à Madrid les doctrines de Moscou avec leurs répercussions internationales. Dans ce sens, sa victoire a une portée qui dépasse les Pyrénées; la civilisation européenne tout entière en bénéficie.

Vicomte CH. TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

Les forces spirituelles

VIVRE ⁽¹⁾

On rapporte qu'aux jeunes diplomates qu'il envoyait en mission, Talleyrand avait coutume de dire :

— Souvenez-vous, messieurs, qu'on ne sait jamais devant qui l'on parle.

Le conseil est excellent. Et la carrière diplomatique n'est pas la seule où se rencontrent des occasions de le pratiquer. Au fait deux hommes ensemble, n'est-ce pas souvent deux puissances qui, trop souvent, s'opposent l'un à l'autre? Et, dans ce dernier cas, que de finesse il faut à chacun d'eux pour déjouer les intrigues ourdies par l'adversaire!

Qu'un homme soit en face d'un de ses semblables ou de plusieurs, cela importe peu du point de vue où nous sommes; dans les deux hypothèses, il lui faut être vrai. Et il lui faut aussi, pour être vrai plus pleinement, plus complètement, savoir le mieux possible devant qui il parle. Et est-il nécessaire de répéter que son objectif n'est pas — ou, du moins, ne doit pas être — de tromper ses partenaires (comme il n'arrive que trop souvent dans les relations mondaines ou politiques), mais de les éclairer pour leur plus grand bien et pour celui de ceux qui le liront.

Tout cela tend à vous expliquer pourquoi, étant sur le point de méditer avec vous ce grand et tragique sujet de la vie, je me demande à moi-même :

— Sais-tu devant qui tu parles?

Et vous comprenez que ce qui est en cause ici ce n'est pas votre sympathie, dont la pensée par elle-même ne peut que me provoquer à la plus entière confiance; mais, en réalité, ce n'est pas en face de moi que vous êtes, c'est en face de la Vie, de la Vie dont mon rôle vraiment écrasant est d'interpréter le langage.

* * *

— La Vie, diront les uns, mais elle s'explique toute seule par le rythme alterné de ses plaisirs et de ses joies. Le « bon vivant », du reste, sait vivre et il aime la vie sans faire de théories; il vit, et c'est assez.

Avouez que cette première vue sur l'attitude de beaucoup d'humains à l'égard de l'existence n'est guère encourageante. Demander, en effet, à ces gens de chercher leurs raisons de vivre, n'est-ce pas risquer de jouer la scène du mille-pattes et du crapaud?

Un mille-pattes vivait heureux.

Un jour, un vilain crapaud, pour se rire de lui, s'avisait de lui demander :

— Dans quel ordre, dites-moi, faites-vous mouvoir vos pattes?

L'insidieuse question réussit à mettre le pauvre insecte dans un tel état d'anxiété qu'il resta hébété dans le fossé, à se demander comment faire dorénavant pour courir.

Ne serait-ce pas de ma part véritable cruauté que de provoquer chez certains de mes auditeurs, par des réflexions apparemment innocentes, une inquiétude qui paralyserait leurs joyeux mouvements? Et me suffirait-il, pour les dédommager du trouble que je leur aurais causé, de leur rappeler le mot de Pascal : « Toute notre dignité consiste dans la pensée »?

Laissons ceux à qui la vie fut jusqu'ici clémente et qui possèdent un heureux tempérament, une santé florissante, une lucrative

et brillante situation, proclamer la vie bonne; mais combien d'autres, le foie et l'estomac s'en mêlant et aussi les mauvaises affaires et la méchanceté humaine, me refuseraient de chanter un hymne à la vie, et me rappelleraient, preuves en main, que « vivre c'est une misère »!

Et si, voulant me renseigner davantage, je demandais à chacun de vous de concrétiser en deux mots ce qu'il croit, ce qu'il sent, ce qu'il sait de la réalité que recouvre le mot *vivre*, quel beau feu croisé de contradictions je déterminerais!

Les philosophes me diraient d'un ton grave : « Vivre, c'est expliquer tous les phénomènes »; les biologistes : « C'est faire vibrer les atomes »; les théosophes : « C'est passer par une réincarnation »; les amoureux : « C'est aimer »; les jouisseurs : « C'est s'amuser »; les éprouvés : « C'est souffrir »; les travailleurs : « C'est trimer ».

Un disciple de Voltaire riposterait sarcastiquement que « vivre ne vaut pas grand'chose, puisque la fin de la vie est triste, le milieu plus que banal, et le commencement ridicule ».

Un admirateur du grand Will monologuerait à la manière de Macbeth que « la vie est un conte dit par un idiot, plein de fracas et de furie, et qui n'a aucun sens ».

Un peintre, en guise de réponse, reproduirait au trait l'allégorie du fameux tableau du Musée de La Haye, dite *La Fête aux Huîtres*, et où l'inutile effort de l'existence humaine est symbolisé par un jeune garçon jouant à plat ventre aux bulles de savon près d'une tête de mort.

Certains, comme le pauvre Nobel à la fortune fameuse, déploieraient « qu'un médecin charitable n'eût pas, dès leur venue au monde, supprimé leur misérable existence ».

Découragés, vous ne trouveriez pas de mots assez incisifs pour caractériser « cette mauvaise plaisanterie qu'on vous a faite en vous mettant au monde »; ou, révoltés, pas de mots assez durs pour stigmatiser cette « chienne de vie » que vous voudriez, dites-vous vous-mêmes, pouvoir tenir à la gorge pour lui faire rendre raison de toutes ses carences et de tous ses méfaits.

Et les blasphèmes de continuer à pleuvoir, et les réquisitoires de se succéder, et de couvrir de leur ton élevé les chants qui tenteraient dans le tumulte un hommage à la vie. Est-il bien sûr que la jeunesse elle-même ne ferait pas entendre sa note pessimiste, car, à tout le monde, même aux jeunes, les temps actuels montrent un visage sévère?

— Mais vous-mêmes, me direz-vous sans doute, quelle est votre opinion?

— Je vais vous la faire connaître, et laissez-moi ajouter que ce sera avec l'intention de communiquer un peu de cœur à ceux d'entre vous en qui l'amour de la vie s'éteint, comme un donneur de sang provoque un afflux de vie physique chez un être prêt à défaillir. Si tel n'était pas mon but, je ne ferais que me livrer devant vous à un vain bavardage.

Et où ai-je pris ce que je me propose de vous dire? Dans l'expérience, ou plutôt dans mille expériences, ou, mieux encore, dans ces documents vivants qu'un prêtre est amené à feuilleter — et avec quelle émotion — au cours de son ministère, je veux parler des âmes humaines.

La Bruyère disait : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté. » Un prêtre, — pour ne parler que du prêtre, — quand il expose le résultat de son expérience, ne fait que rendre aux âmes ce qu'elles lui ont prêté.

Eh bien, le contact avec les âmes m'a révélé, ou du moins m'a montré dans une plus vive lumière ce qui fait le prix de la vie, ou, en d'autres termes, ce qui fait la beauté du métier d'homme; car vivre, au sens plein et magnifique du mot, n'est-ce pas aimer passionnément son métier d'homme?

De ce métier, sans méconnaître la misère, essayons de comprendre

(1) Conférence prononcée à la tribune des « Conférences Cardinal Mercier », à Bruxelles.

la grandeur, en considérant successivement : la jeunesse comme la période de sa préparation; l'âge mûr comme la période de son plein exercice; la vieillesse comme la période de son achèvement.

* * *

Tout métier suppose un apprentissage. La jeunesse, c'est l'apprentissage du métier d'homme.

Grave période que ces années de préparation à la vie, durant lesquelles s'ébauche la personnalité. Confusément, la jeunesse sent urger en elle l'obligation de devenir « autre chose » que ce qu'elle est; c'est là un de ses plus grands tourments. Elle serait prête à contresigner ce passage d'une lettre d'Anatole France à M^{me} de Caillavet : « Il me semble que je serais plus heureux si j'étais un autre; qui? Je ne sais pas; je ne me plais pas. »

Comment en serait-il autrement? Vivre correspond pour la jeunesse à une période d'universelle gestation, et rien ne s'enfante ici-bas sans douleur. Intelligence, organes, activités, mode d'existence, tout dans la jeunesse est inachevé; tout est « en devenir » et porte le caractère d'une aspiration à quelque chose de meilleur. Aussi, avec quelle impatience elle attend demain, demain qui lui apportera, pense-t-elle, la baguette magique dont elle n'aura qu'un coup à donner pour transformer le monde. Et dans cette exploration passionnée de la vie, faite avec une âme contenant mal l'infini qui l'opprime, l'horizon demeure le but qu'il faut atteindre coûte que coûte.

Plus loin, là-bas, plus loin encore, plus haut, plus vite. Et, sans même attendre d'être équipée, elle s'élance à la poursuite de l'absolu, même lorsqu'elle se croit obligée de devenir, comme cela est fréquent à l'heure actuelle, insensible, réaliste, pratique, et répète à tout propos :

— T'emballe pas! On ne nous bourre pas le crâne! Te laisse donc pas posséder! On ne nous la fait pas! Pas de bobard! Oui, ça va!

Si heureuse et si facile que soit son existence, quel jeune homme — ou quelle jeune fille — consentirait à ce que, par quelque tour de magie, l'état où il se trouve soit strictement décrété définitif, et se maintienne immuable pendant toutes les années que le destin a décidé de lui départir? Si fou que nous paraisse le refus, à nous « les plus de quarante ans », j'ose dire : « La jeunesse a raison », et je l'encourage de toutes mes forces à vouloir plus et mieux que ce qu'elle est. La vie n'est-elle pas essentiellement mouvement, et mouvement en avant?

La jeune fille est donc dans le vrai en souhaitant vivre un jour pour son propre compte et sous sa propre responsabilité; de même le jeune homme, en considérant comme provisoire la maison paternelle. Le foyer familial est le lieu de l'apprentissage de la vie, un lieu d'où l'on s'évade tôt ou tard. Les parents ne consentent pas toujours de bonne grâce à cette évolution nécessaire; l'égoïsme de l'amour paternel ou maternel est aussi irréductible que subtil : c'est une tare du métier de parents.

Mais, encore une fois, la jeunesse voit juste en regardant son état comme un état transitoire : le métier d'homme l'appelle. Quel apprenti pourrait désirer ne jamais passer ouvrier? Seulement, pour passer ouvrier (et c'est là où le bât blesse nos jeunes), combien d'exercices ne faut-il pas se livrer!

Quelle attention ne faut-il pas déployer pour apprendre de ses aînés le maniement des outils, et aussi pour ne pas exiger la même considération et les mêmes rétributions que « l'ancien », qui a tout de même derrière lui vingt-cinq ou trente années de pratique!

Comme l'a si joliment dit M. Francis de Croisset :

« Aux yeux de la jeunesse actuelle, les « vieux » sont de pauvres types qui n'y sont plus, qui ne pigent pas, qui acceptent des idées toutes faites, qui n'ont pas le sens des affaires, qui sont

destinés à se faire rouler. C'est une race à part, les vieux! La race des parents. Ce sont des irresponsables; il faudrait les protéger contre eux-mêmes, les guider, et c'est à quoi les enfants s'emploient tout en répétant :

« — On a beau leur expliquer, ils ne comprennent pas; c'est formidable, mais ils ne comprennent pas. »

« C'est formidable, disent-ils; mais eux, si prompts à dénoncer « l'inintelligence des vieux », ne s'aperçoivent pas, les pauvres, de celle dont ils font preuve en oubliant que, « s'il y a quelque chose d'insolement barbare, c'est de prétendre, en cette vie si brève, ne dater, ne compter, ne relever que de soi-même, et d'oublier que le progrès n'est possible que par la tradition; qu'en dehors d'elle et sans elle nous ne saurions bâtir qu'en l'air, dans les nuages, des cités idéales, mensongères, utopiques, et sitôt évanouies qu'entrevues ou rêvées. » (Brunetière.)

* * *

Giovinezza! Giovinezza! Primavera di bellezza. C'est l'hymne qu'en nos temps troublés l'on chante ici et là, ailleurs même qu'au pays du pur fascisme. La jeunesse est un peu partout à l'ordre du jour; lui confier les destinées d'un monde que ses aînés n'ont pas su défendre de la faillite est la tendance actuelle. On se demande si, par hasard, « le » ou « les » sauveurs réclamés ne surgiraient pas des jeunes générations. Ordre nouveau, reconstruction d'un monde, rupture avec les vieilles conceptions de la vie : c'est ce qu'elle met éperdument en tête de ses programmes en attendant d'essayer ses chances. Ne convient-il pas de lui donner plus vite sa place au soleil, dès qu'elle mérite de revêtir la « robe prétexte »? Peut-être. Encore ne faudrait-il pas la précipiter dans l'aventure sans préparation suffisante en lui laissant brûler les étapes toujours nécessaires, pour que s'ébauchent et se constituent dans la vérité ses idées sur la vie. Rien ne fera, en effet, qu'au point de départ le monde n'apparaisse à la jeunesse avant tout comme un immense royaume à conquérir brutalement et à exploiter sans vergogne; rien ne fera que l'invitation à choisir entre tant de richesses variées qui s'offrent à elle ne lui semble une limite intolérable; rien ne fera que le conseil de compter avec le temps ne lui fasse l'effet d'un attentat sacrilège à son épanouissement; rien ne fera que, dans sa hâte d'arriver à la plénitude de vie qu'elle croit possible de posséder dès ici-bas, elle ne se trompe radicalement sur l'essence même de cette plénitude et sur les moyens de l'atteindre.

Qui donc lui criera : « Casse-cou! » qui lui apprendra à juger de tout exactement, et qui l'empêchera de dessiner l'échelle des valeurs de vie, comme le firent dernièrement les enquêtés d'un journal de Florence où était reproduit le graphique suivant fort significatif : sur l'échelon le plus élevé, le mot *football*; au second, *cinéma*; au troisième, *boxe*, puis *radio*; puis placés beaucoup plus bas, *art* et *littérature*; et sur le dernier degré, bien en ras du sol, le mot *philosophie*?

Peut-être, soit dit en passant, est-il possible de vivre sans « de la philosophie », mais non sans les conceptions bienfaisantes qu'une certaine philosophie vous donne sur la vie.

Qui donc détrompera la jeunesse sur ses faux buts d'action, avant les expériences aussi décevantes que coûteuses? Qui lui dira la nécessité d'épurer et de fortifier sa personnalité avant de l'exercer? Qui lui inculquera la générosité envers autrui, et d'abord envers Dieu? Qui la mettra en mesure de libérer l'homme spirituel des exigences tyranniques d'une matière à laquelle il ne peut se plier sans se détruire lui-même? Qui l'amènera enfin à supporter les contraintes sans lesquelles elle ne peut réussir sa montée ardente vers la vie? En un mot, qui lui enseignera le métier d'homme? Je réponds : l'éducation.

L'éducation, oui, mais l'éducation digne de ce nom, celle qui n'est pas le dressage plus ou moins serré ou lâche, tantôt habile, tantôt brutal, avec lequel on la confond trop souvent, mais celle qui est une véritable préparation à la vie et grâce à laquelle l'être jeune s'entraîne progressivement à faire face aux exigences du métier d'homme qui appartiennent beaucoup plus à l'ordre spirituel qu'à l'ordre matériel.

Education? Patient enseignement du métier d'homme, voilà à la fois sa définition et son but. Est-ce toujours sous cet aspect qu'on l'envisage? Tant s'en faut. Sur ce point essentiel, combien d'éducateurs, parents ou maîtres, gagneraient à revenir s'asseoir sur les bancs des éduqués?

Que leur manque-t-il? Pourquoi, la plupart du temps, échouent-ils dans leur tâche sacrée? C'est qu'ils ne tiennent compte ni du point de départ, ni du point d'arrivée de la vie et de la destinée qu'ils ont mission d'orienter; c'est qu'ils ignorent le caractère et le rôle véritable de l'éducation.

S'il est un fait que les théories les plus ingénieuses, les plus subtiles ne sauraient masquer, c'est que l'homme ne naît pas bon, comme le prétendait ce pauvre Jean-Jacques, « le plus mal élevé de nos grands écrivains ». Malheur au père et à la mère qui perdent cela de vue! Malheur aussi, et plus encore, à l'enfant!

Oh! je sais que l'éducation moderne, comme on l'appelle, ne veut plus en tenir compte, mais il se fait qu'ici « moderne » signifie « éclairée ». A-t-on jamais compté autant de désaxés, de désespérés, de déments, d'incapables et de criminels?

Le P. Hyacinthe, parlant en 1866 à Notre-Dame, faisait une très juste remarque :

« A chaque siècle, disait-il, nous sommes témoins, au sein de notre grande civilisation, d'une véritable invasion de barbares. Certes, ils ne viennent plus des déserts de la Scandinavie ou de la Scythie, mais des profondeurs du mal originel. Parents, sachez-le, vos enfants tels que la nature vous les donne, ce sont des barbares; à vous de les civiliser. »

De les civiliser, c'est-à-dire, mesdames et messieurs, de les aider à se libérer de la gangue d'égoïsme qui les étroit dès le premier jour.

Libératrice, voilà bien le beau titre que l'éducation doit avoir à cœur de mériter. C'est le premier caractère qu'il doit revêtir, restant entendu que la liberté des sujets qu'elle forme n'est pas une donnée d'où l'on part, comme le voudraient les jeunes, mais un idéal où l'on arrive par un travail qui comporte peines et contraintes. C'est à cette condition seulement que l'éducation rendra les apprentis du métier d'homme capables d'en aborder les activités et les difficultés.

* * *

Prenons bien garde à une équivoque.

Celui-là connaît-il son métier qui sait se frayer un chemin jusqu'aux emplois capables de lui assurer la vie matérielle — qui s'en acquitte d'ailleurs, honorablement (mettons tout au mieux) — et qui jouit paisiblement de la place qu'il s'est faite au soleil?

Certes, il lui aura fallu déployer de l'énergie et triompher de difficultés peut-être nombreuses, suscitées par exemple, comme à notre époque, par une concurrence de plus en plus féroce, et même accrues, s'il a un peu de conscience, par un certain souci d'être fidèle à la morale de sa profession.

Lui refuserait-on l'éloge d'avoir vécu en homme? On ne saurait le lui accorder sans réserve, car le poète a raison :

*Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,*

*Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Et quelque saint labeur et quelque grand amour.*

Dans la vie bourgeoise, rapidement esquissée tout à l'heure, j'aperçois bien un but, honnête d'ailleurs, un réel labeur par beaucoup de côtés méritoire, même « un amour » n'en est pas absent. Mais tout cela qui n'est pas très bas n'est pas non plus très haut. Où est le but sublime? Où est le saint labeur? Où est le grand amour? Ce sont pourtant là, reconnaissons-le avec Victor Hugo, les éléments qui constituent la plénitude de la vie humaine au beau sens de ce terme. Ici comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, craignons, en effet, de nous contenter des apparences. La vie, la vie vraiment humaine, c'est à l'intérieur de nous-mêmes surtout qu'elle se déroule, dans le « secret » où seul pénètre le regard du Père, comme dit le Christ.

Et de fait, qu'est-ce qui nous intéresse par-dessus tout chez tel ou tel de nos semblables? Le rôle bienfaisant ou néfaste, et, en tout cas, considérable qu'il a pu jouer sur la scène du monde? Non; mais les vestiges de sa vie intime épars dans ses lettres, dans ses mémoires, dans son journal. Oh! cette vie intime, nous savons bien que nous ne pouvons pas la contempler directement; aussi nous nous y résignons, mais nous sommes à la recherche de tous les miroirs où elle peut se refléter. Et c'est sur les rayons ainsi captés que nous jugeons de la valeur de l'être, nécessairement mystérieux, d'où ils émanent. Tant il est vrai que, dans un homme, ce qui nous attire ou nous repousse, c'est l'homme même avec ses pensées, ses affections, ses aspirations, ses joies, ses déceptions, ses qualités morales.

Dès lors, nous discernons mieux où résident les vraies difficultés d'une vie d'homme : au-dedans, et secondairement au dehors; au-dedans oui, et la première de toutes, c'est précisément notre répugnance à faire silence en nous-mêmes et à regarder au-dedans de nous-mêmes.

Ah! comme ce rédacteur du journal *Le Temps* avait raison d'écrire, dans la chronique qu'il consacrait dernièrement à l'ouvrage de M. Jean de Courberive :

« Quitte à passer pour un retardataire idéaliste, il faut dénoncer ce péril, le plus grave entre beaucoup d'autres, qui menace l'individu. Ce n'est pas l'enrégimentement, la collectivisation, le standardisme qui sont néfastes; mais, dans l'immense pluralisme que crée cette nécessité moderne d'être grégaire et de vivre en troupeau, l'incapacité matérielle de s'isoler où est condamné l'homme de nos jours. S'isoler est devenu un luxe, demande un effort. Être indépendant, penser seul, quel tour de force et quelle vertu il y faut. »

Et l'article se termine sur cette pensée exprimée avec tant de finesse et même une pointe de mélancolie :

« Ce n'est pas le bruit qui nous est imposé qui est néfaste, c'est celui que nous recherchons et que nous nous faisons à nous-mêmes pour nous étourdir, et couvrir au plus profond de nous les murmures sourds de notre âme et son vaste besoin d'autre chose. »

Conséquence de cette évasion de soi-même, de cette fuite de soi-même? L'ignorance de soi-même.

Un de nos écrivains qui se rangent parmi ceux que l'on appelle les maîtres de l'heure, M. Henri de Montherlant, fait dire à l'un de ses personnages cette parole qui, à n'en pas douter, exprime sa propre pensée :

« Si haut que je mette le courage, je préfère être accusé d'un défaut de courage que d'un défaut de lucidité. »

— Cela sent le paradoxe, pensez-vous peut-être : il est permis de n'avoir qu'une intelligence médiocre, jamais d'être lâche.

Attendez, mesdames et messieurs, et prenez garde que, surtout dans le domaine moral, le défaut de lucidité résulte fréquemment d'un défaut de courage. On ne voit pas parce qu'on n'a pas voulu voir, parce qu'on soupçonnait ce qu'on verrait si on voulait voir. En vérité, s'il n'y a pas là de la lâcheté, il n'y en a nulle part.

Je ne saurais dire si, dans la réalité ce sont des considérations de ce genre qui ont amené M. de Montherlant à la préférence que nous l'avons entendu formuler tout à l'heure; ce qui est sûr, c'est qu'elles sont justes en elles-mêmes. Il existe un usage courageux de l'intelligence et un usage lâche, qui est peut-être plutôt un refus d'usage, mais qui est incontestablement lâche.

* * *

Vivre, c'est donc avant tout, mesdames et messieurs, se servir courageusement de son intelligence pour la fin la plus haute qui lui est assignée.

Et quelle est donc cette fin? Saint Augustin nous le dit dans ce passage admirable des *Soliloques* où il précise l'objet de ses recherches, qui sont aussi ses aspirations les plus profondes, et non pas uniquement les siennes, comme si elles étaient l'apanage des seuls génies, mais celles de tout être qui mérite le nom d'homme :

« Je veux me connaître, moi et mon bien. Malheur à moi si je cherche mon bien au-dessous de moi! Il ne saurait être qu'au-dessus; je suis fait pour l'infini. Seigneur, tu nous as faits pour toi, et notre cœur ignore le repos jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé en toi. »

Telle est la lucidité nécessaire entre toutes à l'âme humaine et qui ne s'obtient qu'au prix d'une lutte, parfois acharnée et jamais définitivement terminée, contre toutes les influences et du dehors et du dedans qui se coalisent pour river nos yeux à la terre et les empêcher de regarder en haut.

Cette lucidité, dont l'acquisition représente la première activité du métier d'homme, est l'indispensable condition de la seconde, qui consiste dans la conquête de soi-même.

La conquête de soi-même, elle a été décrite avec beaucoup de finesse et d'humour par M. André Chaumeix dans son admirable réponse au discours de M. François Mauriac à l'Académie française.

« Chaque individu, dit-il, porte en soi une petite république qui ne demande qu'à devenir insurrectionnelle, et qui a besoin d'être tempérée par une monarchie absolue, et cette monarchie pour chacun de nous, c'est ce qu'on nommait jadis du beau nom de caractère. »

Oui, c'est bien cela : il s'agit d'étouffer des soulèvements qui essayent de se produire au sein de la petite république intérieure, et d'y installer, en reine absolue, la raison, la raison considérée comme la partie la plus haute de l'âme, par opposition aux sens et aux passions. Quand on en est arrivé là, on commence à mériter le magnifique éloge de s'être conquis soi-même, de se posséder soi-même.

Seulement, ici encore, qu'on prenne garde. Cette conquête, cette possession qui a déjà coûté tant d'efforts, elle n'est jamais définitive. Même sérieusement matés, les sujets, je veux dire les passions, ne désespèrent jamais de pouvoir quelque jour secouer le joug qui leur a été imposé par une raison puissante. Quelle vigilance il faut à celle-ci pour déjouer leurs ruses et pour éviter leurs surprises!

Ce sera, par exemple, la colère, qui, déchaînée, par une violente injure, par une trahison peut-être, criera :

— Je veux me venger.

A quoi la raison ne manquera pas de répondre. :

— Rien n'est plus indigne d'un noble cœur.

Mais la passion ne se tiendra pas pour battue; elle fera défilér

devant l'esprit une longue suite d'arguments, tous plus séduisants les uns que les autres, et prétendant être, eux aussi, des raisons, et par conséquent avoir droit à être écoutés. Malheur à l'âme qui consent à parlementer avec eux! Il n'y a qu'une seule tactique capable d'assurer la victoire : c'est le coup d'autorité, le coup de force si vous voulez, mais d'une force de qualité supérieure :

— Non, je ne me vengerai pas.

* * *

Le temps ne nous permet pas d'insister. Remarquons seulement que toutes les passions disposent de sortilèges contre lesquels il n'y a guère d'autre défense que le geste d'Ulysse qui, au voisinage des sirènes, se fait attacher au mât de son navire par de solides câbles. Le mât, c'est l'idée du devoir. Les câbles, ce sont les fortes habitudes vertueuses, créées par une volonté robuste au moyen d'une multitude de petites bonnes actions.

Tel de vos amis ne vous a-t-il pas dit un jour, après vous avoir raconté une tempête dont son cœur a été le théâtre :

— Je ne m'en suis tiré qu'en me cramponnant à mon devoir?

L'image est juste, et elle peint à merveille l'âpreté de la lutte à soutenir pour se conquérir soi-même, et ensuite... pour ne pas se perdre soi-même.

Tandis, en effet, que les rudes liens auxquels Ulysse a dû son salut ne l'ont enserré que quelques heures, nous, c'est tout le temps, ou peu s'en faut, qu'il faut accepter leur étreinte.

— Ah! que c'est dur! gémissons-nous parfois.

Oui, mais qu'importe si nous arrivons à la maîtrise de nous-mêmes!

Etre maître de soi, que c'est beau, en effet, mesdames et messieurs. C'est dire avec autorité au flot des passions : « Calmez-vous »; c'est dire à l'imagination, à la sensibilité : « Silence! ce n'est pas à vous de commander »; c'est, dans une époque où « les millions croissent et se multiplient à vue d'œil sur le fumier des spéculations équivoques », dire à l'argent : « Tu ne me séduiras pas »; c'est, dans une société où l'arrivisme s'infiltré partout, répondre aux hommes « arrivés », quand ils se présentent avec des flatteries ou des menaces, et si puissants soient-ils par l'autorité ou la fortune dont ils sont détenteurs : « Allez-vous-en! je ne suis pas de ceux qui se vendent. »

Les vrais héros, mesdames et messieurs, ne sont pas ceux qui ont accompli des travaux d'Hercule; ce sont ceux qui, s'étant exercés chaque jour à remporter la victoire sur les violences du dehors et les suggestions et les convoitises du dedans, demeurent des hommes libres, libres de cette liberté dont l'Évangile dit : « La vérité vous délivrera de toutes les chaînes des mensonges et des passions »; libres, parce que libérés de toute convoitise; libres, parce qu'ayant enraciné au tréfonds de leur être cette conviction que ce ne sont ni les prospérités, ni les adversités, ni les succès, ni les revers qui font la valeur d'un homme, mais le témoignage que, par sa propre vie, il rend à la vérité et à la justice éternelles.

* * *

Quand ce résultat magnifique qui s'appelle l'empire sur soi-même est atteint, le métier d'homme est-il intégralement accompli? Gardez-vous bien de le croire.

Dans son livre *Esquisse dans l'ordre universel*, M. Charles Boucaud nous présente les cloîtres comme des « ateliers de la beauté morale ». Mais il a bien soin de noter que, pour mériter de titre, une condition primordiale est requise.

« Comme l'atelier de l'artiste, dit-il, le cloître ne doit pas prendre la forme individualiste d'une tour d'ivoire, dressée comme un défi ou comme un dédain au-dessus de la mêlée humaine. Le

« saint » ne doit pas fermer sa porte; s'il se retire dans la solitude, c'est pour sauver et pour cultiver l'idéal d'une sagesse qui devrait être générale. »

Or, cette sagesse, en quoi consiste-t-elle donc? A comprendre que la suprême activité, en même temps que la suprême beauté de notre nature d'homme, consiste à nous donner à nos frères et à pousser ce don, quand il le faut, jusqu'au sacrifice de nous-mêmes.

* * *

Dans la vie, comme dans une pièce de théâtre, ce qu'il y a de plus difficile à conduire, c'est le dernier acte, celui qui précède le dénouement, et durant lequel l'homme arrivé à la vieillesse doit parachever l'exercice de son sublime métier.

— Eh quoi! direz-vous sans doute, la vieillesse n'est-elle pas le temps de la démission et du repos?

Oui, elle est cela, elle peut être cela, elle doit être cela quant aux activités sociales peut-être, mais non quant aux activités du métier d'homme tel que nous venons de le définir.

Certes, s'il est un spectacle qui déchire le cœur, c'est celui d'un pauvre vieux ou d'une pauvre vieille que la misère ou le malheur oblige encore « à travailler pour vivre », à l'heure où, même à des animaux, on ne demande plus d'efforts pénibles. Et une injustice criante subsistera toujours dans la société tant que la vieillesse de chacun n'y sera pas assurée du repos, du toit et du pain auxquels son état lui donne droit; tant qu'on verra des enfants arrivés à l'âge d'homme laisser trimer dans l'abandon un vieux père ou une vieille mère, sous prétexte que les jeunes doivent, eux aussi, à leur tour, vivre leur vie.

Mais au poignant du spectacle se substitue parfois le ridicule quand des vieillards s'obstinent à ne vouloir pas entendre sonner l'heure de la retraite, et se cramponnent à des façons de vivre ou à des situations incompatibles avec le nouveau rythme que l'âge impose à leur existence. Chose étonnante: tant que l'homme est engagé dans l'action, il soupire après la retraite; quand il est entré dans la retraite, il regrette l'action.

On demandait à un vieux comédien, âgé de quatre-vingts ans, dont le nom est synonyme des personnages les plus grotesques:

— A quoi employez-vous votre temps dans votre retraite de Fontainebleau?

— Ne sachant que faire, je repasse mes rôles, répondait-il amèrement.

Triste fin, en vérité, que de ressasser ainsi sa pauvre vieille existence usée au lieu de préparer la nouvelle, l'éternelle, vers laquelle on s'achemine à grands pas.

Et ici, écoutez le beau parallèle, tracé de main de maître par un de nos moralistes chrétiens:

« Le monde païen a vu passer le vieillard. Il descendait une colline, un bâton à la main; sa tête blanche branlait au vent du soir. Le regardant cheminer ainsi, courbé vers la terre, l'antiquité s'est inclinée, compatissante, respectueuse: *res sacra miser*. C'était à la terre qu'il s'en retournait. Et ce salut était un adieu sans retour.

« Le monde chrétien a vu passer le vieillard nouveau. Il montait d'un pas tranquille vers un sommet invisible, mais proche. C'était le dernier stade de sa longue carrière. Sa tête dénudée se relevait pour chercher et déjà saluer le faite désiré. Il y touchait. Les nuages roulaient sous ses pieds. Une lumière descendue d'en haut teignait son front. Le ciel s'ouvrait. De ce côté, plein de sourires, des voix aimées l'appelaient vers elles:

« — Viens avec nous!

« Et du côté de la terre d'autres voix lui disaient:

« — Au revoir!

« Non, notre vieillard à nous n'est pas un mortel qui finit, c'est un immortel qui commence. »

La vieillesse envisagée à la lumière du christianisme, oui, c'est bien cela: une vie qui continue de monter et, en même temps, une vie qui se concentre, qui s'élargit, qui s'illumine, qui s'épure.

Bien terminer l'ouvrage, le polir, afin qu'il soit « un chef-d'œuvre », telle est la noble ambition du noble ouvrier. Sans doute, ses forces déclinant, certaines besognes lui deviennent impossibles, mais il sait qu'il n'a pas le droit de « démissionner » de sa tâche d'homme, et qu'à cette tâche-là l'heure de la retraite ne saurait mettre fin.

Qui oserait soutenir, en effet, que dans la vieillesse comme dans l'âge viril il n'y a pas obligation de se connaître? A-t-on jamais fait complètement le tour de soi-même? Et quel moment plus favorable pour le refaire encore et plus consciencieusement, ou... pour l'entreprendre, que le soir de la vie, alors qu'éloigné du monde, à l'abri de ses querelles, de ses intrigues, de ses agitations, de ses bruits, tout favorise le recueillement et permet d'écouter dans le silence le vrai son de son âme, et de « se mettre dans ses réalisations éternelles », selon le beau mot de Newman?

Qui oserait soutenir qu'il n'y a plus lieu de se conquérir encore? Si la vieillesse est pour beaucoup

cet âge sauveur

Où le sang peut couler plus sage dans les veines,

il n'en reste pas moins vrai que chez tous « le vieil homme », l'homme d'égoïsme dont parlait saint Paul, n'est jamais définitivement réduit en servitude, et qu'au pénible et magnifique enfantement de l'homme nouveau, de l'homme spirituel, il faut toujours travailler.

A quoi donc nous servirait-il de vieillir, si ce n'était pour nous améliorer?

Enfin, qui oserait soutenir que, dans la vieillesse, il n'y a plus lieu de se donner; de se donner si l'on est croyant, à Dieu son Père, à la maison céleste duquel on touche de plus près; de se donner généreusement à ses frères dont on reste éternellement solidaire; de se donner à son pays s'il a besoin de notre expérience et de nos forces?

On n'a jamais fini d'apprendre à aimer, et dans cette science suprême il y a à se perfectionner sans cesse et jusqu'au dernier jour: le chemin de la justice et de la bonté s'étend, en effet, à perte de vue devant nous, et ici-bas nous ne serons jamais arrivés au terme.

* * *

Métier sublime et passionnant, en vérité, que notre métier d'homme, et de l'exercice duquel rien, ni personne, ne sauraient nous dispenser: il fait corps avec la vie. Et si la mort, en nous libérant de toutes ses difficultés et de toutes ses luttes, met fin à ce qui en constitue la misère, elle ne met pas fin à ce qui en constitue la grandeur, à savoir: le pouvoir de vivre infiniment dès ici-bas la charité de Dieu, d'aimer comme Dieu aime, de se donner aux hommes comme Dieu, s'est donné à eux!

PIERRE SANSON,
Prêtre de l'Oratoire.

**Comme de coutume, à l'occasion de
la Toussaint, LA REVUE CATHOLIQUE
DES IDEES ET DES FAITS
ne paraîtra pas la semaine prochaine**

La réforme de l'Etat en France

La faiblesse croissante de la France, dans l'après-guerre, est, en ce moment, la cause principale des dangers qui menacent l'Europe. Quand l'un des principaux vainqueurs d'un grand conflit s'affaiblit, alors que l'un des vaincus ne cesse de se renforcer, de toute évidence l'instabilité s'ensuit. Le renforcement au moins apparent de la Prusse est dû à l'incompréhension désespérante de la politique anglaise depuis l'Armistice jusqu'au moment où la récente révolution allemande surprit, soudainement, nos politiciens anglais ignorants. Quelqu'un leur avait dit que, de nature, la Prusse était pacifique et gentille. Ils le crurent. Mais ceux qui, en France, prétendaient le croire n'étaient pas « national », ils étaient le produit d'un système de gouvernement tout à fait anti-national.

Les choses en sont arrivées, à l'intérieur comme à l'extérieur, à cette extrémité que le système français de gouvernement ne peut plus durer. Il doit changer, et radicalement, si la France doit vivre. Tout le monde le sent, en France. Tout le monde reconnaît qu'une réforme politique s'impose pour sauver le pays. Mais il semble bien qu'une tentative de réformer l'État français va être entreprise dans un sens où l'insuccès est certain. Que si pareil échec devait se produire, la situation européenne qui en résulterait serait pire encore que celle que nous avons sous les yeux.

La réforme de l'État qui est à l'ordre du jour en France est basée sur ce qu'on imagine — là-bas — être le modèle britannique. Le projet est l'œuvre de M. Tardieu, homme fort intelligent et fort instruit. C'est son projet que M. Doumergue a fait sien. Il propose de donner l'initiative de toute législation financière au gouvernement, au lieu de la laisser à l'initiative privée des députés et de stabiliser les gouvernements en leur donnant le pouvoir d'en appeler à l'électeur, par la dissolution, quand ils seront mis en minorité et même en cas de menace de mise en minorité. Les réformateurs français, confondant la cause et l'effet, s'imaginent que ces deux facteurs de la constitution parlementaire anglaise sont les causes de sa stabilité.

Or, quiconque connaît un peu l'Angleterre sait que la stabilité, non seulement du parlementarisme anglais, mais de tous les rouages de l'État anglais, n'a absolument rien à voir avec n'importe quelles règles particulières de l'action parlementaire. Nos usages parlementaires anglais ne sont que des effets, souvent éloignés, de cette cause primordiale qui est à l'origine de toutes les manifestations de la vie politique et sociale de l'Angleterre : la nature aristocratique de l'État anglais. Sans doute, cette conception aristocratique s'est trouvée affaiblie depuis quelque temps, gravement peut-être, mais son ossature persiste, même si certains tissus sont atteints. L'Angleterre est toujours un pays où la masse du peuple, non seulement accepte la direction d'une petite classe de dirigeants, mais aime d'être gouvernée de la sorte. Plus que cela. Cette masse du peuple anglais ne peut imaginer ce que pourrait bien devenir le monde si elle n'était pas gouvernée ainsi.

Cet état de choses est pratiquement inconcevable par la plupart des esprits continentaux, plus particulièrement par les Français. Qu'un peuple ait à supporter le gouvernement de quelques-uns, mais en se résignant, en endurant l'inévitable, cela on le comprend. Mais qu'un peuple aime le gouvernement de quelques-uns, qu'il le recherche, qu'il le considère comme normal, comme allant de

soi; qu'un peuple se sente « inconfortable », mal à l'aise, quand on lui parle d'égalité de tous les citoyens, voilà qui est particulier à un État aristocratique. Et un État aristocratique est un cas tellement rare, que les citoyens d'autres nations ne parviennent jamais à le comprendre entièrement. Il y a des précédents historiques, et Venise en est le plus obvie. Mais Venise — en tant du moins que grande puissance — est morte depuis longtemps, tandis que l'Angleterre est là, sous nos yeux, l'une des grandes puissances européennes, et pourtant tellement différente, socialement, de toutes les autres, comme d'ailleurs de tout le Nouveau Monde.

Combien de Français y a-t-il à se rendre compte que si Stavisky avait opéré en Angleterre, il n'y aurait jamais eu de scandale Stavisky? La classe dirigeante l'eût étouffé. Combien de Français y a-t-il pour comprendre que des événements qui, en France, provoqueraient des scandales de première classe et mettraient en péril l'ordre social tout entier, sont acceptés en Angleterre comme allant de soi — tout comme dans la France d'Ancien Régime on acceptait comme allant de soi que les ministres du Roi s'enrichissent? Combien de Français y a-t-il qui connaissent la part prise par les gens de loi dans le fonctionnement du Parlement anglais? Combien y en a-t-il qui savent qu'un avocat arrivé à la Chambre des Communes acquiert le droit à un revenu important payé par le contribuable, et cela pour le restant de ses jours? Le « salaire » varie de mille livres sterling l'an à dix mille livres, payées aux magistrats importants et à trente-six emplois subsidiaires : un homme de loi qui quitte les Communes est, normalement, nommé à l'une ou l'autre de ces fonctions. Cela est reçu comme allant de soi. De même est accepté comme allant de soi que les places données aux familles, aux amis, aux collaborateurs d'hommes occupant de hautes charges politiques, que ces places leur reviennent de droit. Les moins fortunés ne taxent pas le système d'injuste. Depuis le XVII^e siècle, ce système est devenu la structure même de la société anglaise. Et une société ainsi constituée doit, par sa nature même, jouir d'une sécurité et d'une stabilité permanentes.

Évidemment, ces avantages sont acquis au prix d'autres choses. Par exemple, nous n'en sommes arrivés là, en Angleterre, qu'en détruisant notre classe paysanne. On peut soutenir, aussi, que le prix « moral » payé pour l'acceptation de pareilles mœurs est infiniment trop haut, et prétendre que le gouvernement par les riches est le plus vil des gouvernements. Mais toute discussion quant au prix payé — en morale ou en institutions — pour les avantages d'une telle stabilité est à côté de la question. Il s'agit de la possibilité d'imitation d'un État aristocratique par un peuple qui ne possède pas le tempérament aristocratique. Ce tempérament-là est celui qui fait ressentir aux hommes un dégoût réel pour l'égalité et qui fait tendre instinctivement à obéir à une petite classe riche : car, comme on l'a bien dit, l'aristocratie vient d'en bas... Que si un pareil instinct n'existe pas — plus que cela : s'il est détesté et répudié — il n'y a aucune chance d'en imiter, avec succès, les « fruits ».

Pour un observateur anglais des choses françaises, la vérité lui apparaît ainsi : jamais des institutions parlementaires ne travailleront bien dans une société où les hommes s'estiment des citoyens égaux et où la plupart sont activement intéressés dans la machine gouvernementale. Il semble également évident, à cet observateur anglais, que jamais vous ne porterez remède aux maux inhérents à tous les Parlements par une action des parlementaires. Pour guérir les maladies que le parlementarisme introduit dans des pays non-aristocratiques, il n'y a qu'à se défaire du Parlement. Ayez un pouvoir central fort et de grandes libertés locales, mais finissez-en avec le politicien professionnel. L'idée que l'on peut rétablir la situation par un changement de personnalités parlementaires ou par un changement des règles du jeu parlemen-

taire est aussi déraisonnable que celle qui veut guérir un joueur qui court à la banqueroute en lui faisant abandonner le baccara pour la roulette — ou un ivrogne en le priant de renoncer au brandy pour s'adonner à la vodka.

HILAIRE BELLOC.

Mirabeau ⁽¹⁾

La montée vers la gloire

Pour tenir la balance égale entre le peuple et la Cour, Mirabeau est contraint de se livrer à une étrange acrobatie, et sa position devient plus délicate à mesure que la situation du pays s'aggrave.

L'émigration qui s'accélère désorganise l'armée, la magistrature et toute l'administration du royaume. Le numéraire a disparu et personne ne veut plus accepter les assignats en paiement; les marchands ne vendent plus, les manufacturiers périclitent et les denrées enchérissent. La misère augmente de jour en jour. Une armée de sans-travail affamés rôdent dans les rues et, excités par les Marat, les Fréron et tous les Jacobins, y installent l'émeute en permanence.

Certes, défendre publiquement les conquêtes de la Révolution et soutenir secrètement la couronne n'est pas une tâche aisée, et il faut toute l'habileté du tribun pour l'entreprendre. Le 6 novembre 1790, en pleine séance, un député corse, l'abbé Peretti, le menace d'un stylet; plusieurs députés de la droite le traitent de « gueux » et de « scélérat » et le provoquent en duel. Froidement, il les inscrit sur une liste, remettant à la clôture de la session le soin de régler leur compte.

Quelques jours plus tard, le 13 novembre, il célèbre la juste colère du peuple qui vient de saccager l'hôtel de M. de Castries, à la suite d'un duel où le Jacobin Charles de Lameth a reçu de son adversaire un coup d'épée.

— Voilà, s'écrie-t-il, quel est le peuple, violent, mais exorable; excessif, mais généreux; voilà le peuple en insurrection, lorsqu'une Constitution libre l'a rendu à sa dignité naturelle, et qu'il croit sa liberté blessée.

Mais le 26 novembre, une question plus délicate est inscrite à l'ordre du jour de l'Assemblée, celle de la constitution civile du clergé. Mirabeau, qui sait combien les sentiments religieux du Roi sont susceptibles, a jusqu'alors gardé le silence sur ce sujet périlleux. Mais dans un tel débat, il sent que la nation a les yeux fixés sur lui, et il comprend qu'il ne peut plus se taire. Il prend la parole, et si, dans son long discours, il se pose en défenseur de la religion « menacée par ses propres ministres », c'est pour mieux accabler le clergé dont tous les membres, de l'évêque au plus humble desservant, doivent être mis dans l'obligation de prêter le serment civique.

Pour dissiper le mauvais effet que son intervention n'a pas manqué de produire sur la Cour, Mirabeau se met au travail et rédige en quinze jours une nouvelle note. C'est la quarante-septième; elle ne comprend pas moins d'une centaine de pages. Le Roi et la Reine seront contents de lui, il expose dans ses moindres détails un plan de contre-Constitution. Pour discréditer l'Assemblée et retourner l'opinion publique en faveur du trône, il préconise une organisation occulte dont il sera le chef invisible.

Il peut croire, un moment, qu'il touche au double but qu'il s'est proposé d'atteindre. La Reine paraît disposée enfin à l'écouter

et il est devenu l'idole du peuple. En quelques semaines, sa popularité a gagné tous les cœurs de France, comme un incendie, d'arbre en arbre et de taillis en taillis, embrase une forêt entière.

Le 30 novembre, les Jacobins l'élisent président de leur société. Le 20 décembre, on apprend que Marseille et Aix se sont soulevées et veulent se mettre en république. Au cours des émeutes, Pascalis et deux autres gentilshommes ont été branchés aux arbres du cours. Spécialiste de la répression pacifique des désordres, Mirabeau s'écrie :

— Il faut que j'y aille, Marseille et Aix se soumettront ou je périrai.

Il demande à l'Assemblée un congé d'un mois et un passeport. Aussitôt, grande rumeur dans les faubourgs. On ne peut laisser s'éloigner un homme aussi utile à la chose publique. *La Chronique de Paris* publie ces lignes : « M. de Mirabeau est nécessaire à l'Assemblée comme un Roi l'est à un gouvernement monarchique. » Les sections des divers quartiers lui envoient des députations pour le supplier de rester; la Société des Jacobins, sur la proposition de Barnave, mêle sa voix à ce concert d'implorations. Le tribun se rend, il renonce à son voyage.

Et voici que les honneurs viennent à lui. Le 17 janvier 1791, le bataillon de la garde nationale de son district le choisit pour commandant, de préférence à Laborde, patronné par La Fayette. Quelques jours plus tard, il est nommé membre de l'Administration départementale de Paris et, le 29 janvier, un vote quasi unanime de ses collègues le porte, pour un mois, à la présidence de l'Assemblée Nationale.

C'est l'apothéose! Quand il arrive au théâtre, l'assistance se dresse et l'acclame. Une foule enthousiaste l'attend à la sortie de la salle du Manège pour le porter en triomphe; il n'est pas un étranger de passage à Paris qui ne paierait sa place à prix d'or pour le voir et l'entendre. L'étoile de La Fayette est éclipsée; ce n'est plus le cheval blanc du général qui amasse les Parisiens aux carrefours, mais le vis-à-vis bleu rayé dans lequel le tribun circule dans la ville.

Discours à l'Assemblée, harangues dans les clubs, séances au comité du Directoire parisien, Mirabeau mène tout de front. Il semble que les ressources de sa prodigieuse nature soient inépuisables. Il dirige, il inspire, il anime tous ses collaborateurs. Chaque jour, Dumont, Reybaz, Clavière et Duroveray lui soumettent leurs travaux. D'un coup d'œil, il les parcourt, discerne l'idée maîtresse comme la paille d'or dans la gangue, l'extrait, la pétrit et, lui ayant insufflé sa propre flamme, lui donne un éclat saisissant, une forme définitive.

Sa vie est devenue une représentation que la nuit souvent n'interrompt pas. Dès le matin, sa maison est assiégée par des visiteurs, envahie par des délégations étrangères; il dîne en compagnie de nombreux amis, il se rend ensuite à l'Assemblée, en revient, fait un peu de musique, va au spectacle et soupe, entouré d'actrices ou de danseuses, à qui il ne demande que d'être belles et de lui accorder quelques heures de plaisir et d'oubli.

Parfois, le samedi soir, il se rend à la campagne pour y passer le dimanche. Il a loué, près d'Argenteuil, le château du Marais qu'Helvétius a habité autrefois. La maison est une élégante construction du XVII^e siècle, enfouie au milieu des arbres. Dans cette retraite paisible le tribun pourrait goûter un peu de repos. Mais il a l'impression que, dans le calme et le silence, sa vie lui échappe; il faut qu'il sente autour de lui le bruit de l'activité humaine. Il engage des équipes d'ouvriers, fait transformer la propriété, creuser des bassins et aménager un jardin anglais. Au bout du parc s'élève sur son ordre un temple où l'on placera une statue de la Liberté.

Mais tant d'efforts ont finalement raison de sa santé. Il éprouve des douleurs d'entrailles, ses jambes s'engorgent, il souffre des yeux et de l'estomac. Seuls ses nerfs, tendus à rompre, le sou-

(1) Ces pages formeront la conclusion d'un *Mirabeau*, qui paraîtra prochainement chez Albin Michel, à Paris.

tiennent encore, mais il est sujet à des angoisses et des évanouissements comme une femme délicate et vaporeuse.

Il a le pressentiment que sa fin approche. Un jour qu'il embrasse sa nièce Bonnette, belle et fraîche jeune femme de vingt-six ans, il soupire :

— C'est la Mort qui embrasse le Printemps.

Au début de février 1791, il dit à Dumont, son collaborateur qui part pour Genève :

— Je mourrai à la peine, mon bon ami, nous ne nous reverrons peut-être pas. Quand je ne serai plus, on saura ce que je valais. Les malheurs que j'ai arrêtés fondront de toutes parts sur la France.

Sa sœur, M^{me} du Saillant, effrayée de le voir dépérir, le supplie en vain :

— Tu devrais consulter le docteur Baignères, il t'a soigné pendant huit ans, et il connaît bien ton tempérament; rappelle-toi qu'il t'a sauvé la vie en 1788.

— Non, dit Mirabeau, Cabanis me suffit... Au reste, tu le sais, je suis fâché avec Baignères.

— Pour une bagatelle! C'est indigne de toi de lui en tenir rigueur; je suis sûre qu'il n'attend qu'un mot pour accourir.

Mais le tribun s'entête. Il a l'impression que la science des hommes ne peut plus rien pour lui; un jour, il déclare à Frochot :

— Si je croyais aux poisons lents, je ne douterais pas que je fusse empoisonné, je me sens consumer à petit feu...

Mais il dompte sa souffrance et traîne, jusqu'à trois fois dans la même journée, à la tribune de l'Assemblée, son corps qui demande grâce et à qui il impose silence...

* * *

Mirabeau n'a pas ambitionné la popularité pour elle-même, mais bien pour les services qu'elle peut rendre à la Cour. Depuis deux mois, il attend le moment de la jeter d'un seul coup dans la lutte, afin d'opérer un brusque revirement des esprits en faveur de la cause royale.

L'occasion lui est offerte par la fuite de Mesdames, tantes du Roi, qui, escortées par vingt chasseurs de Lorraine, ont quitté, le 19 février, leur château de Bellevue pour se réfugier à Rome. A cette nouvelle, Paris entre en effervescence : Adélaïde et Victoire n'ont-elles pas emmené avec elles le Dauphin? L'Assemblée, saisie de la question, délibère. Le 23 février, on apprend que Mesdames sont passées à Moret où les chasseurs de leur escorte ont forcé les barrières de la ville. Le lendemain, à la fin de la séance, le ministre de l'Intérieur fait connaître que les tantes du Roi ont été arrêtées à Arnay-le-Duc où la municipalité les retient prisonnières. La discussion reprend; l'abbé Maury et Fréteau blâment l'initiative de la commune, Barnave en fait l'éloge, et voici Mirabeau à la tribune.

Il dépose un projet de décret aux termes duquel les fugitives seront autorisées à poursuivre leur voyage. « Mesdames, dit-il, ont fait une chose imprudente, impolitique, mais non illégale. »

La motion de Mirabeau est adoptée en dépit de l'opposition de la gauche, dont la colère se manifeste par des cris et des attaques dans la presse : « Je sens aussi, écrit Desmoulins, les bouillons d'une colère patriotique prête à déborder sur ta tête, Jacobin indigne! »

Mais l'opinion publique réclame de sévères mesures contre les émigrés. Aujourd'hui, Mesdames sont parties, demain ce sera le tour de Monsieur, le Roi suivra bientôt. Lameth et Duport, dans l'espoir de mettre Mirabeau en posture périlleuse, activent le dépôt du projet de loi sur les émigrations qui vient en discussion le 28 février. Le Chapelier en est le rapporteur.

Mirabeau demande la parole. Il tire un papier de sa poche et

lit un passage de la lettre que, huit ans plus tôt, il a adressée au roi de Prusse Frédéric-Guillaume, le jour de son avènement au trône. « L'homme ne tient pas des racines à la terre », s'écrie-t-il. Il déclare qu'une loi sur les émigrants serait « inconciliable avec les principes de la Constitution » et dépose une motion en ce sens. Rebwell, Prieur et Muguet combattent la proposition de Mirabeau. Enfin, le Chapelier parvient à exposer son projet de loi : « Il sera nommé par l'Assemblée nationale un conseil de trois personnes qui exerceront, seulement sur le droit de sortir du royaume et sur l'obligation d'y rentrer, un pouvoir dictatorial ».

Le Chapelier ne peut continuer, la droite et la gauche, dressées l'une contre l'autre, hurlent des imprécations et des injures. Soudain, dans le tumulte, la voix de Mirabeau retentit :

— Une loi sur les émigrations, s'écrie-t-il, est une chose hors de votre puissance.

Il poursuit au milieu des applaudissements et des invectives. Sentant que la minute est décisive, il n'hésite pas, et jette comme enjau de la bataille sa popularité :

— ...Je déclare que je me croirai délié de tout serment de fidélité envers ceux qui auraient l'infamie de nommer une commission dictatoriale. La popularité que j'ai ambitionnée et dont j'ai eu l'honneur de jouir comme un autre n'est pas un faible roseau; c'est dans la terre que je veux enfoncer ses racines sur l'imperturbable base de la raison et de la liberté. Si vous faites une loi sur les émigrants, je jure de n'y obéir jamais...

Pendant que toute la gauche vocifère, le député Vernier demande que la question soit renvoyée aux comités de l'Assemblée qui décideront si une loi sur l'émigration est possible ou ne l'est pas. Mirabeau réclame la parole pour combattre la proposition de Vernier, et malgré M. Louis Noailles, le président, s'empare de la tribune. Aucune force au monde ne pourrait l'en déloger. Les cris redoublent, les interruptions se croisent dans l'air surchauffé et irrespirable de la salle du Manège :

— Quel est le titre de la dictature qu'exerce M. Mirabeau? demande Goupil...

— ...Je prie MM. les interrupteurs, reprend le tribun, de se rappeler que j'ai toute ma vie combattu le despotisme, et d'être persuadés que je le combattrai toute ma vie...

Il continue malgré les clameurs furibondes de l'extrême-gauche. Ils sont là une poignée de députés que transporte une rage démoniaque. Alors comme un lion écarte, d'un coup de gueule, une bande de chacals, il se tourne vers les Lameth, vers Duport et Barnave :

— Silence aux trente voix! s'écrie-t-il.

Mais ses efforts sont vains, la proposition de Vernier est adoptée. Il est 5 h. 1/2 quand la séance est levée.

Mirabeau sort de la salle du Manège qu'une foule houleuse assiège. En cette soirée du 28 février, une atmosphère d'émeute pèse sur Paris. Un peuple innombrable emplit les rues et grouille sur les places, prêt à la bataille. La veille, le bruit s'est répandu que le Roi est sur le point de fuir à l'étranger. On tient de source sûre qu'il gagnera le château de Vincennes par des souterrains et, de là, prendra, au cours de la nuit, la direction de la frontière.

Au matin, quelques milliers d'ouvriers du faubourg Saint-Antoine, munis de pics et de pioches, s'élancent vers le donjon de Vincennes, résolus à ne pas en laisser une pierre debout. La Fayette accourt à la tête de la garde nationale et, après quelques sanglantes échauffourées, réussit à dégager la forteresse sur laquelle s'acharnent déjà les démolisseurs.

Mais à peine a-t-il dispersé les manifestants qu'on lui apporte une nouvelle plus grave. Quelques centaines de gentilshommes, armés de pistolets et de poignards, se sont rendus aux Tuileries dans le dessein de protéger l'évasion du roi. Aussitôt, le général rassemble ses grenadiers, vole au palais, l'encercle et désarme ces

chevaliers du foignard que les soldats expulsent ensuite à coups de pied et à coups de poing.

Tous ces événements ont échauffé les cerveaux. Dans le crépuscule brumeux, des cris de haine sont poussés contre les nobles. Des milliers de poitrines lancent un refrain menaçant :

*Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne!...
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates, on les pendra...*

Mirabeau comprend qu'il faut agir pour sauver Paris du carnage. Sa journée n'est pas terminée. Il va rejoindre au Palais, à l'Administration du Département, ses collègues du Directoire. Il y retrouve Sieyès et Danton, se concertent avec eux sur les mesures à prendre pour rétablir l'ordre, et rédige lui-même la proclamation qui rassurera les Parisiens.

En quittant le Palais, il n'a pas le courage de revenir chez lui et s'arrête chez sa sœur du Saillant. Il y arrive à bout de forces, tremblant de fièvre et s'écroule sur une chaise.

— Honoré, lui dit Caroline, effrayée de l'altération de ses traits, je vais te faire reconduire chaussée d'Antin, tu te mettras au lit.

Le tribun secoue obstinément sa lourde tête :

— Il faut que j'aïlle aux Jacobins, dit-il.

— Aux Jacobins, dans l'état où tu es?

— J'ai appris que Lameth et Duport doivent m'y dénoncer comme un danger pour la liberté et la Révolution; ils ont travaillé leurs collègues, je ne veux pas qu'on puisse dire que j'aie fui le combat...

Il est 7 heures du soir quand Mirabeau arrive rue Saint-Honoré au couvent des Jacobins. La longue salle aux voûtes romanes, mal éclairée par des quinquets fumants, est comble. Deux cents députés, mêlés à un millier de membres du club, entourent l'état-major jacobin : Duport, Lameth, Barnave et le maigre et triste Robespierre, vêtu de l'habit vert olive qui ne le quitte pas. Quelques représentants du Club des Cordeliers sont venus en spectateurs : le pamphlétaire Desmoulins et Marat qui, pour une fois, est sorti de sa cave où il rédige à lui seul les huit pages quotidiennes de son *Ami du Peuple*. Événement inouï! Marat a quitté son trou, il est là, sale et débraillé avec ses yeux jaunes et saillants, son échine torse, un rictus au coin de la bouche, impatient de se régaler du spectacle.

Sur le seuil, Mirabeau s'est arrêté et, la tête haute défie, ses ennemis du regard. Les assistants, un instant stupéfiés par cette audace, se regardent : « Quoi? il a osé venir? » Mais aussitôt des cris, des menaces, des injures assaillent le tribun. Seul contre tous, il avance, fend la foule qui gronde et écume, gagne son banc, s'assied et écoute.

C'est Duport qui a la parole. Il s'embarrasse tout d'abord dans un long préambule; il semble qu'il craigne d'attaquer de front son adversaire; enfin il s'y décide :

— Nos plus grands ennemis sont ici, s'écrie-t-il; ce sont des hommes sur qui s'étaient reposées nos plus grandes espérances, des hommes que vous semblez n'avoir élevés que pour qu'ils vous combattent avec plus d'avantage...

Le doigt de l'orateur a désigné Mirabeau que mille paires d'yeux assiègent. Les applaudissements roulent sous les voûtes avec un bruit de tonnerre. Quelques assistants viennent battre des mains sous le nez du tribun qui ne bronche pas.

Mais Duport continue. Il reproche longuement à Mirabeau l'orgueil de sa dictature, met en doute sa probité, et déclare pour terminer :

— Qu'il soit un bon citoyen, je cours l'embrasser; et s'il détourne le visage, je me féliciterai de m'en être fait un ennemi, pourvu qu'il soit ami de la chose publique.

Mirabeau, d'un pas brusque, monte à la tribune et, au milieu des huées, entreprend sa propre apologie; puis, s'adressant à tous les députés présents, il leur demande compte de leur silence du matin. Pourquoi se sont-ils tus pendant quatre heures, s'ils estimaient ses paroles néfastes pour la liberté? L'auditoire, ébranlé par cette logique, est sur le point de se déjuger.

Mais Lameth veille; il sent que son ennemi va, une fois de plus, lui échapper, il déborde de fiel et voit rouge. A son tour, il s'élance à la tribune. Sa rage et sa haine le haussent au-dessus de lui-même. Agressif et mordant, il s'acharne sur Mirabeau, il oppose aux trente voix auxquelles le tribun voulait le matin même imposer silences, les « 150 députés jacobins » qu'on ne désunira plus. En phrases ramassées et cinglantes, il jette à la tête de son adversaire les contradictions de sa conduite, ses manœuvres louches, il l'accable des pires soupçons.

Mirabeau écoute sans mot dire, il est blême et de grosses gouttes de sueur ruissellent sur son visage. Lameth lui porte alors le coup qui doit l'achever :

— Le patriotisme est pour ces députés une religion dont il leur suffit que le ciel voie la ferveur! Ils n'en sont pas moins précieux à la patrie, et plutôt à Dieu que vous l'eussiez aussi bien servie par vos discours qu'eux par leur silence...

Le soldat qui, ayant transpercé son ennemi, le voit se relever et revenir à l'attaque, n'éprouve pas un désarroi plus cruel que Lameth lorsqu'il aperçoit Mirabeau de nouveau maître de la tribune. L'assistance, pour la seconde fois, est déchaînée contre l'orateur. On prétend l'empêcher de parler, mais il s'obstine, il veut le silence, il le réclame, il l'obtient; les 1,200 gosiers qui hurlent autour de lui sont plus vite fatigués que le sien.

Enfin, il peut se faire entendre. Ce qu'il dit, l'histoire ne nous l'a pas rapporté en termes exacts, mais il est facile d'imaginer la scène. Il étale sa conscience et son âme, il se fait tour à tour pathétique et familier, tendre et violent, il caresse la vanité et séduit la raison. Quelques applaudissements éclatent. Le tribun redouble d'efforts et d'habileté; les antennes invisibles de son éloquence perçoivent dans l'air électrisé l'ébranlement des nerfs et des cœurs. Sa voix s'enfle, et la nef ténébreuse du couvent l'emporte vers la victoire. Il bondit à son tour sur son adversaire; faible proie, Lameth roule sous la patte léonine. Mirabeau fait songer à un fauve qui joue avec une souris; parfois doux et patelin, il ronronne, ferme les yeux, semble se désintéresser de sa capture et, brusquement, des mots, aigus comme des griffes, jaillissent et s'implantent dans la chair du misérable qui hurle de douleur et de rage.

L'auditoire halète. Tous les Jacobins voient se dresser devant eux le modèle du vrai Jacobin, l'homme aux desseins purs dont nul ne peut douter. Le démon qu'ils maudissaient tout à l'heure s'est peu à peu transformé en dieu qu'ils sont impatients d'adorer.

Le tribun écarte les bras, semble presser la salle entière sur sa vaste poitrine et s'écrie :

— Mes amis! Je resterai avec vous jusqu'à l'ostracisme.

C'est l'enthousiasme, c'est le délire. Mirabeau est reconduit; porté par les acclamations jusqu'à sa voiture.

Arrivé devant sa maison, au moment de descendre, il saisit le bras de Comps qui est venu le rejoindre :

— Soutenez-moi, mon petit, murmure-t-il, je n'en puis plus...

La lutte suprême

Le samedi soir 26 mars 1791, Mirabeau était dans son château du Marais. Au cours de la nuit, il fut pris d'une violente colique qui le tordit sur son lit. Au matin, le mal s'atténua, et le tribun revint à Paris où une affaire urgente l'appelait.

Par amitié pour M. de La Marck, qui était propriétaire de mines

dans le Nord de la France, il avait prononcé, le 21 mars, un discours pour démontrer que les mines, si elles appartenaient à la nation, pouvaient être concédées à des particuliers. La question devait être tranchée à la séance du dimanche matin, et Mirabeau tenait à être présent afin de défendre les intérêts de son ami.

En allant à l'Assemblée, il s'arrêta chez M. de La Marck et, tout de suite en entrant, il s'affaissa sur un canapé. Il y demeura une grande heure, les yeux clos, le souffle court, dans une sorte d'évanouissement. Des boissons cordiales qu'on lui fit prendre le ranimèrent. Il voulut partir :

— Je m'y oppose, s'écria M. de La Marck, vous n'êtes pas en état de parler en public, restez ici, je vais faire appeler Cabanis, votre médecin,

— Non, dit Mirabeau en se levant, il faut que je fasse ce que je vous ai promis, rien ne m'en empêchera...

Il embrassa le comte et sourit tristement :

— Mon ami, il faudra que vous songiez à me composer une épitaphe.

Arrivé à la salle du Manège, il dut faire des efforts surhumains pour soutenir les propositions qu'il avait exposées le 21 mars. A cinq reprises différentes, il monta à la tribune, réfuta les arguments de l'opposition et fit triompher sa cause.

Il sortit en titubant. Sur la terrasse des Feuillants, il rencontra Lachèze, un jeune médecin, ami de Cabanis. Lachèze eut un mouvement d'effroi en voyant son visage ravagé par la souffrance :

— Vous vous tuez, dit-il.

Mirabeau lui répondit :

— Peut-on faire moins pour la justice et pour l'amitié?

Une foule bruyante les assiégeait. Chacun, jouant des coudes et des épaules, voulait passer au premier rang afin de voir et d'entendre le tribun.

— Arrachez-moi d'ici, dit-il à Lachèze, j'ai besoin de repos; si vous n'avez pas d'engagement pour la journée, faites-moi le plaisir de me suivre à la campagne.

Ils partirent ensemble pour Argenteuil. Mirabeau passa au Marais le reste du dimanche et une partie du lendemain. Mais, dans l'après-midi du lundi, des coliques le déchirèrent de nouveau. Il décida alors de rentrer à Paris pour se faire soigner par Cabanis. En arrivant chez lui, il prit un bain qui le soulagea. Se sentant mieux, il voulut aller à la Comédie-Italienne où la Morichelli devait chanter.

A peine fut-il installé dans sa loge qu'il crut défaillir; un feu intérieur le dévorait. Au milieu du spectacle, il n'y put tenir :

— Rentrons à la maison, dit-il à Lachèze.

Accroché au bras du médecin, il descendit de sa loge avec beaucoup de peine, mais arrivé dans la rue, il ne retrouva pas sa voiture.

— Entrez dans un café, lui proposa Lachèze, je vais aller chercher un fiacre.

— N'en faites rien, dit Mirabeau, je puis encore marcher.

Ils se dirigèrent vers la Chaussée-d'Antin. Le tribun se traînait; tous les trois pas il s'arrêtait pour reprendre haleine; son grand corps était secoué par de violents frissons; pour ne pas effrayer son compagnon, il étouffait ses plaintes entre ses mâchoires serrées.

Il arriva chez lui à bout de forces. Ses deux valets, Legrain et Theis, durent le monter dans sa chambre, à l'entresol. On le déshabilla et on l'étendit dans son lit. Une heure après, Cabanis apparut. Le malade geignait sur sa couche; il avait les joues et les lèvres violacées, le pouls convulsif, ses pieds et ses mains étaient glacés :

— Hâtez-vous, mon bon ami, dit le tribun, cela ne peut pas durer.

Cabanis lui administra des calmants dont l'effet fut assez prompt. Il put dormir. Le lendemain, mardi, le mieux sembla persister.

— Ah! oui, dit Mirabeau à Cabanis, il est bien doux de devoir la vie à son ami...

Le médecin ne répondit pas. « Il est perdu », lui disait sa raison; « Tu le sauveras », lui disait son cœur. Au milieu de l'après-midi le tribun prêta l'oreille; il lui semblait percevoir, au fond du silence, une rumeur lointaine :

— Que se passe-t-il? demanda-t-il à Cabanis.

— C'est le peuple qui vient demander comment vous allez.

Dès le premier jour, la nouvelle s'était répandue dans Paris : « Mirabeau est malade! Mirabeau est en danger de mort! » De savoir cette vie précieuse menacée, la population s'enfièvre comme à l'approche d'une calamité publique; tous les humbles se sentaient atteints dans leur foi et dans leur espérance. Une multitude anxieuse assiégea la maison de la Chaussée-d'Antin où battait le cœur de la Nation. Les gens ne s'abordaient plus qu'en demandant : « Comment va-t-il? Est-il mieux? Qu'a dit Cabanis? » On s'arrachait les bulletins de santé qu'il fallait imprimer et distribuer deux fois par jour pour rassurer les Parisiens. Le Roi lui-même — événement inouï — faisait prendre des nouvelles du malade.

Mirabeau semblait se remettre, et déjà la présence de son médecin ne lui semblait plus nécessaire.

L'accalmie fut trompeuse. Dans la matinée du mercredi 30 mars les douleurs repirent. Cabanis ordonna un léger purgatif et le malade parut en éprouver du bien-être.

Vers le soir, une délégation de la Société des Amis de la Constitution, conduite par Barnave, vint s'informer de l'état du tribun. Mirabeau fut très touché par cette démarche, mais quand il apprit que les Lameth avaient refusé de se joindre à leurs collègues, il déclara :

— Je les savais bien maladroits, mais je ne les croyais pas si bêtes.

A minuit, Cabanis quitta son malade pour aller prendre un peu de repos dans une chambre voisine.

— A la moindre alerte, n'hésitez pas, venez me chercher, dit-il à Henriette, la femme de Legrain, qui veillait au chevet de Mirabeau.

Aussitôt après le départ du docteur, le tribun fut pris de violents étouffements :

— Je vais appeler M. Cabanis, dit Henriette.

— Je te le défends, ordonna son maître, laisse-le dormir, il en a besoin.

* * *

La nuit fut mauvaise. Au matin, Cabanis fut effrayé des progrès de la maladie. Il envoya sur-le-champ quérir des sangsues chez un apothicaire et fit appeler un chirurgien nommé Delarue. Comme il achevait de poser les sangsues sur la poitrine, Delarue arriva. Les deux hommes décidèrent de saigner le malade au pied et de lui appliquer de larges vésicatoires sur les cuisses; ensuite ils lui firent prendre toutes les demi-heures une pilule de six grains de musc.

Ce traitement demeura sans effet. La vie semblait se retirer peu à peu du visage de Mirabeau : il demeurait couché sur le dos, le teint cireux, les orbites creusées, le nez pincé, l'haleine sifflante; des spasmes brusques le soulevaient et une sueur épaisse coulait sur ses tempes.

Le fils adoptif du tribun, le petit Coco, qui avait neuf ans, trottait dans la maison, livré à lui-même. Il entra dans la chambre et demeura au pied du lit, craintif, sa petite âme obscurément bouleversée. Mirabeau l'aperçut :

— Henriette, dit-il, emmène le petit, ce n'est pas un spectacle pour un enfant.

Il se sentait peu à peu entraîné hors du monde par une force souveraine contre laquelle il ne pouvait plus lutter. Tant qu'il

avait espéré guérir, il avait refusé de recevoir ses amis, mais quand il se vit perdu, il les réclama, il voulut les avoir tous autour de lui. Sa sœur M^{me} du Saillant, Frochot, Pellenc et M. de La Marck entrèrent; il les embrassa et leur prit les mains :

— Vous êtes là, dit-il, je suis heureux...

Cependant Cabanis, après s'être concerté avec M^{me} du Saillant et M. de La Marck, avait appelé en consultation le docteur Antoine Petit et le docteur Jeanroi. Il vint annoncer à Mirabeau la visite prochaine des deux médecins :

— Mon ami, lui dit-il, je puis me tromper, j'ai une charge lourde vis-à-vis de vous-mêmes et du pays; il me faudrait un autre conseil; je me suis permis de demander aux docteurs...

Mirabeau ne le laissa pas achever :

— Je n'en veux voir aucun, vous me suffisez.

Et comme Cabanis insistait, il déclara :

— Je ne vous empêche pas de faire ou de dire hors de ma chambre tout ce qu'il vous plaira, mais qu'ils n'entrent point ici... Vous avez eu tous les inconvénients, si je reviens à la vie, vous en aurez tout le mérite, je veux que vous en ayez toute la gloire.

— Mirabeau, reprit Cabanis, voilà des mots qui me font plus de mal que votre colère.

Le tribun ne céda pas. Jeanroi ne fut pas reçu; Petit, qui arriva ensuite, ne fut pas non plus admis dans la chambre; mais Cabanis lui décrivit la maladie et lui demanda son avis. Le docteur prescrivit du quinquina et de doux laxatifs.

Ce nouveau traitement n'enraya pas le mal. Mirabeau déclinait d'heure en heure. Il marquait une tendre prédilection à Frochot qui le soignait :

— Personne, disait-il, ne me remue avec autant d'adresse que lui. Si j'en revenais, je ferais un bon mémoire sur l'art de garde-malade.

Une fois, comme le jeune homme lui soulevait la tête avec douceur, il murmura :

— Je voudrais pouvoir te la laisser en héritage.

Son corps s'affaiblissait, mais son esprit restait lucide. Il demeurait préoccupé par les graves questions sur lesquelles l'Assemblée nationale allait délibérer. La politique ambiguë de l'Angleterre l'inquiétait :

— Ce Pitt, dit-il, gouverne avec ce dont il menace plutôt qu'avec ce qu'il fait. Si j'eusse vécu, je crois que je lui aurais donné du chagrin.

Un peu plus tard, dans la journée, son attention fut de nouveau sollicitée par la rumeur assourdie de la foule qui stationnait devant sa maison :

— Ils sont toujours là? demanda-t-il.

Cabanis lui raconta que le peuple de Paris, en apprenant qu'il était malade, avait fait fermer toutes les salles de spectacle. On avait barré la rue afin que le bruit des voitures ne l'incommodât point.

— Chacun est prêt à donner sa vie pour sauver la vôtre, dit le médecin. Tout à l'heure un jeune homme est venu m'offrir son sang pour une transfusion.

Mirabeau sourit :

— Ah! oui, dit-il, un peuple si sensible et si bon est bien digne qu'on se dévoue à son service, qu'on fasse tout pour établir et consolider sa liberté. Il m'était glorieux de lui consacrer ma vie entière; je sens qu'il m'est doux de mourir au milieu de lui...

Comme la nuit venait, M. de La Marck s'approcha de son lit et lui dit en lui montrant son secrétaire :

— Vous avez là des papiers...

Le comte hésita un court instant et reprit :

— Ne pensez-vous pas qu'il serait dangereux pour le Roi et surtout pour la Reine qu'on vint à les découvrir?

— Que voulez-vous que j'en fasse?

— Les détruire...

Mirabeau tenta de se redresser, et retomba lourdement sur son lit :

— Que me demandez-vous là? s'écria-t-il. Vous voulez donc que je meure tout entier? Ces papiers sont ma justification devant l'Histoire, devant la France...

Il réfléchit un instant :

— Ne pourriez-vous les emporter et les mettre à l'abri?

— Sans doute...

— Vous brûleriez les plus compromettants, mais donnez-moi votre parole que l'essentiel en sera connu un jour, et que votre amitié saura venger ma mémoire en les livrant à la publicité.

— Je vous le promets, dit M. de La Marck.

Mirabeau parut allégé d'un grand poids :

— Soit, dit-il, soyez satisfait, emportez tous ces papiers. Appelez Pellenc et Comps, ils vous aideront.

Et comme M. de La Marck allait quitter la chambre, il le rappela et, faisant allusion à une conversation qu'ils avaient eue quelques jours plus tôt, il lui demanda doucement :

— Monsieur le connaisseur en belles morts, êtes-vous content?

M. de La Marck ne put répondre, des sanglots l'étouffaient.

Mirabeau lui saisit avidement la main :

— Mon ami, dit-il, votre affection a été le plus grand bienfait de ma vie, je vous remercie de m'avoir aimé ainsi.

* * *

La nuit fut plus mauvaise encore que la précédente. Au matin, il parut s'assoupir. Vers 8 h. 1/2 un coup de canon le tira brusquement de sa torpeur, il s'accouda sur ses oreillers :

— Sont-ce les funérailles d'Achille? demanda-t-il.

Cabanis avait enfin obtenu qu'il consentît à recevoir le docteur Petit. Le médecin vint dans la matinée du 1^{er} avril et il examina le malade : le pouls fuyait sous le doigt, les mains étaient froides, la poitrine se soulevait et s'abaissait avec un bruit rauque.

Mirabeau demanda au médecin :

— Dites-moi la vérité, je suis fait pour l'entendre.

— J'estime que nous vous sauverons, répondit Petit, mais je n'en répondrais pas.

Le médecin se retira en assurant qu'il reviendrait le lendemain. Un instant après, Mirabeau dit à Cabanis qui était assis près de son lit :

— Il faut que je songe à mon testament; voulez-vous mander mon notaire pour cet après-midi?

Il demeura un long moment silencieux, une pensée semblait l'agiter. Comme Frochot s'approchait de lui pour lui faire prendre un peu de tisane, il lui dit :

— Mon petit, j'ai des dettes; je ne sais à quelle somme elles s'élèvent, je ne connais pas mieux la situation de ma fortune; cependant je vais faire mon testament et j'ai plusieurs obligations impérieuses pour ma conscience et chères à mon cœur...

Frochot ne répondit pas et sortit, mais quand M. de La Marck arriva, il lui fit part des scrupules de Mirabeau. Le comte n'hésita pas :

— Allez lui dire que si sa succession ne suffit pas aux legs qu'il fera, j'adopte tous ceux que son amitié voudra bien me recommander. Il faut qu'il ait encore un bon moment.

Quand Frochot lui rapporta ces paroles, Mirabeau murmura :

— Je reconnais bien là son grand cœur.

Il accepta et parut plus tranquille. A 4 heures de relevée, M. Demautort, le notaire, se fit annoncer. Le tribun lui dicta ses dernières volontés. Il légua ses papiers à M. de La Marck et à Cabanis, 20,000 livres à M^{me} de Nehra, 24,000 livres au petit Coco. Il n'oublia personne, ni Theis, ni Legrain, ni ses autres domestiques.

Un peu après le départ du notaire, Henriette entra :

— Monsieur le Comte, fit-elle, M. l'évêque d'Autun demande si vous voulez le recevoir...

— L'évêque d'Autun? Je crois bien! s'écria Mirabeau.

Il semblait soudain ragaillardi. Depuis la publication de l'*Histoire secrète de la Cour de Berlin*, il était resté en froid avec le futur Talleyrand, et ils avaient cessé de se voir. La démarche du prélat dont, à défaut du caractère, il l'admirait le génie, le touchait.

L'évêque d'Autun pénétra dans la chambre :

— On a bien du mal à arriver jusqu'à vous, dit-il; une moitié de Paris reste en permanence à votre porte; j'y suis venu comme l'autre moitié trois fois par jour pour avoir de vos nouvelles.

— Ah! je le sais bien, répondit Mirabeau, pour le peuple c'est toujours un grand jour que celui où l'on meurt.

Ils parlèrent deux heures. Le tribun entretenait l'évêque d'un projet d'alliance entre la France et l'Angleterre, puis il lui remit le texte d'un discours sur « l'inégalité des partages dans les successions en ligne directe ».

— Vous le lirez à l'Assemblée quand je ne serai plus.

L'évêque d'Autun, étreint par l'émotion, ne put qu'incliner la tête. Comme il se levait pour prendre congé, Mirabeau sourit :

— On dit que la conversation est nuisible aux malades; ce n'est pas celle-ci; on vivrait comme cela délicieusement, entouré de ses amis, et même on y meurt très agréablement.

Après le départ du prélat, il déclara :

— Je ne veux recevoir aucun prêtre; s'il en venait un, vous lui diriez que je suis avec son supérieur, l'évêque d'Autun.

Avec la tombée de la nuit, Mirabeau recommença à s'agiter. Pour ne pas le quitter, Cabanis s'était étendu à côté de lui sur une chaise longue. L'air qui n'arrivait qu'avec peine à ses poumons emplissait sa gorge de râles. Il commença à délirer. Haletant, les yeux ouverts, il parla, mélangeant le passé, le présent et l'avenir, les morts et les vivants. Son haleine, semblait souffler sur ses souvenirs comme sur un brasier d'où montaient de brèves étincelles. Dans un défilé ardent et chaotique, sa jeunesse repassa devant lui : années de prison, rêves de gloire, déceptions, triomphes et défaites, heures où les lèvres se joignent, minutes où les bras se désunissent pour toujours. Dans la nuit fiévreuse où il se débattait, des visages de femmes surgissaient, brusquement illuminés. Toutes celles qu'il avait aimées accouraient autour de lui pour le voir mourir, têtes blondes et têtes brunes, yeux clairs et sombres, rapprochés par la même angoisse. Et soudain, il les repoussait, il se devait au Roi et à la Nation, il n'avait plus qu'un seul amour, l'amour du peuple; qu'une seule maîtresse, la liberté; et, brusquement dressé sur son lit, il se battait contre des fantômes, apostrophait des ombres et façonnait de ses mains crispées le monde qui lui échappait.

Cabanis réussit à le calmer. Il parut s'assoupir, mais vers 4 heures du matin une pensée l'assaillit. Il avait oublié d'indiquer à M. de La Marck que quelques papiers importants se trouvaient dans un meuble dont Comps portait toujours la clef sur soi :

— Faites appeler Comps, dit-il à Cabanis, j'ai une recommandation à lui faire.

Quand on frappa à la porte de sa chambre, le jeune secrétaire, réveillé en pleine nuit, crut qu'on venait lui annoncer la mort de son maître. Égaré par la douleur, il s'écria :

— Oui, à la vie et à la mort!

Il saisit un canif et s'en porta plusieurs coups à la gorge avant de tomber évanoui dans son sang. Il fallut enfoncer la porte pour lui porter secours.

* * *

Le 2 avril, lorsque le jour parut, Mirabeau demanda qu'on ouvrît les fenêtres de sa chambre, et dit à Cabanis avec un grand calme :

— Mon ami, je mourrai aujourd'hui; quand on en est là, il ne reste plus qu'une chose à faire, c'est de se parfumer, de se couronner de fleurs et de s'environner de musique afin d'entrer agréablement dans le sommeil dont on ne se réveille plus.

Il appela Theis :

— Tu vas me raser et faire ma toilette...

Tandis que le valet préparait ses ustensiles, le tribun le regardait aller et venir à pas saccadés dans la pièce. Il se souvint que la veille Theis avait été malade :

— Eh bien! mon pauvre ami, comme cela va-t-il aujourd'hui?

— Ah! mon cher maître, je voudrais bien que vous fussiez à ma place...

Mirabeau répondit après un silence :

— Tiens, je ne voudrais pas que tu fusses à la mienne...

Lorsque sa toilette fut achevée, il dit :

— Menez mon lit auprès de la croisée.

Quand on lui eut obéi, il aspira longuement l'air frais du matin et regarda au dehors. Le soleil lentement montait dans le ciel bleu au-dessus des arbres du jardin :

— Si ce n'est pas là Dieu, dit-il à Frochot, c'est du moins son cousin germain.

Il contempla un moment les bourgeons qui éclataient sous la poussée de la sève :

— Belle verdure! soupira-t-il, tu parais à l'instant que je m'en vais.

Son attention fut alors détournée par Henriette qui arrangeait son lit. Il la dévisagea, elle avait les traits tirés par la fatigue de plusieurs veilles. Bien qu'elle fût enceinte, elle était demeurée jour et nuit au chevet de son maître. Le jour précédent, son fils, un petit garçon de cinq ans, s'était blessé en jouant avec un couteau de cuisine; n'importe! elle n'avait pas voulu quitter la chambre :

— Henriette, dit Mirabeau, tu es une bonne créature. Tu es près de faire un enfant, tu as risqué d'en perdre un autre et tu restes là. Mais tu te dois à ta famille, va-t'en, va te reposer, je le veux...

La servante secoua la tête et murmura d'une voix sourde sans oser regarder son maître :

— Non, monsieur le Comte, ne me demandez pas cela...

Mirabeau n'insista plus. Il appela Cabanis et lui prit la main :

— Mon bon ami, dit-il, je n'en ai plus que pour quelques heures; donnez-moi votre parole que vous resterez avec moi jusqu'à la fin.

Cabanis, incapable de répondre, éclata en sanglots :

— Point de faiblesse indigne de vous et de moi, reprit le tribun, c'est un moment dont il faut que nous sachions jouir encore l'un et l'autre. Donnez-moi de plus votre parole que vous ne me laisserez pas souffrir de douleurs inutiles.

— Je vous le promets, répondit le médecin.

A ce moment, M. de La Marck entra; il lui fit signe d'approcher, ainsi qu'à Frochot. Il prit les mains de son secrétaire, en mit une dans celle de Cabanis, l'autre dans celle de La Marck.

— Je lègue, dit-il, à votre amitié mon ami Frochot; vous avez vu son tendre attachement pour moi, il mérite le vôtre.

Bientôt, il cessa de parler.

La Marck et Cabanis lui pressaient toujours les mains, Frochot lui soutenait la tête, M^{me} du Saillant se tenait au pied de son lit et Henriette à l'écart. Seuls ses larges yeux gris vivaient encore dans son visage couleur de cendre. Lorsque ses amis se penchaient sur lui, ses lèvres esquissaient des baisers et il souriait avec douceur. Il avait toute sa connaissance et semblait entrer dans la mort, comme dans une mer calmée.

Il resta deux heures ainsi. Mais brusquement, vers 8 heures, lorsque le docteur Petit arriva, ses souffrances reprirent. Il fit un signe. Cabanis, croyant qu'il demandait à boire, lui offrit successivement de l'eau, du vin, de l'orangeade. Il refusa tout et indiqua

de la main qu'il voulait écrire. On lui apporta une plume et du papier, il traça un seul mot : « Dormir. »

Cabanis comprit qu'il réclamait de l'opium. Il envoya aussitôt chercher une potion calmante chez l'apothicaire. Mais les douleurs devenaient atroces; sous leur assaut, le corps du moribond se tordait sur le lit :

— Patience! murmurait M. de La Marck, le remède arrive...

La violence du tourment qu'il endurait rendit à Mirabeau la force de parler :

— Ah! les médecins! les médecins! s'écria-t-il.

Et se tournant vers Cabanis, il lui dit avec reproche :

— N'étiez-vous pas un médecin et mon ami? Ne m'aviez-vous pas promis de m'épargner les douleurs d'une pareille mort? Voulez-vous que j'emporte le regret de vous avoir donné ma confiance?

Il ne put en dire davantage, et il se mit à gémir comme un petit enfant. Soudain, il leva les yeux au ciel, se dressa et retomba lourdement sur le côté droit. Il était 8 h. 1/2 du matin.

— Il ne souffre plus, dit le docteur Petit.

Tous s'inclinèrent sur la couche. En un instant, son visage avait retrouvé dans le calme de la mort une noblesse souriante et une beauté sereine.

* * *

Mirabeau est mort...

La nouvelle s'abattit sur la population parisienne comme un malheur public, gonflant les cœurs de révolte. Qui aurait pu croire que cette fin fût naturelle?

Non! Seul un attentat scélérat avait eu raison de cet hercule qui semblait défier la maladie et recéléait en lui la force de plusieurs vies. Un bruit court, il a été empoisonné. Le peuple gronde, il cherche des responsables, il exige des victimes pour expier le tort qu'on vient de lui faire. Afin de l'apaiser, on décida de pratiquer l'autopsie.

Le lendemain, dimanche, vers midi, le corps fut ouvert. Quarante-quatre médecins et chirurgiens assistaient à l'opération. Après avoir longuement discuté, ils convinrent que la mort était due à une lésion provenant d'une humeur « rhumatismale, goutteuse, vague ».

Le 3 avril, le duc de la Rochefoucauld, au nom du département de Paris, demanda à l'Assemblée nationale de consacrer la nouvelle église Sainte-Geneviève à la sépulture des grands hommes et d'y placer Mirabeau le premier. A l'unanimité moins trois voix, l'Assemblée rendit le décret le lendemain. Tous les députés avaient les yeux fixés sur la place où le tribun ne s'assiérait plus, ils cherchaient encore dans l'air les échos de sa voix prodigieuse, et chacun mesurait la force prophétique du mot de Siéyès : « Son silence est une calamité publique. »

Le 4 avril, à 5 heures du soir, le cortège funèbre quitta la chaussée d'Antin. Paris tout entier était là. En tête s'avançaient un détachement de cavalerie et La Fayette, entouré de l'état-major de la Garde nationale; derrière venaient les Cent-Suisses, le clergé, la musique militaire de la Garde nationale et le curé de Saint-Eustache accompagné des enfants bleus. Le bataillon de Mirabeau précédait le corps, orné de la couronne civique et porté par douze sergents du bataillon; quatre députés tenaient les coins du drap mortuaire; M. Dudouit-Lavillette suivait, serrant contre sa poitrine le cœur du tribun enclos dans une boîte de plomb recouverte de roses. Enfin, après la famille et les membres de l'Assemblée nationale, défilèrent les ministres, d'innombrables députations et des troupes; le peuple fermait la marche.

A 8 heures, le corps arriva à l'église Saint-Eustache où fut célébrée la cérémonie religieuse. Les honneurs militaires furent rendus par plusieurs décharges de mousqueterie dans la nef même, avec un tel fracas que l'on crut que la voûte allait s'écrouler sur

le cercueil. A la fin de l'office, M. Cerutti, debout sur le premier degré de l'autel, prononça l'oraison funèbre.

A 10 heures du soir, le cortège se remit en marche vers l'ancienne église Sainte-Geneviève où, en attendant que la nouvelle église fût prête, le corps du défunt devait être déposé dans le caveau à côté des cendres de Descartes.

A la lueur des torches et des flambeaux, au son des tambours et des chants lugubres, le cortège progressa lentement dans les rues pleines d'ombre; le sourd piétinement d'une multitude morne et silencieuse couvrait la ville d'un bruit de marée, 300,000 hommes plongés dans la nuit, 300,000 cœurs étreints par l'angoisse de l'avenir suivaient un mort...

On eût dit un peuple entier qui portait sa tête au tombeau...

PIERRE NEZELOF.

La peinture française au XVIII^e siècle⁽¹⁾

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

Les jardins d'amour de Watteau, les nymphes aux carnations de rose et de nacre de Fragonard, l'Olympe galant de Lemoyne et de Boucher, les portraits spirituels de La Tour et de Perronneau, les intimités recueillies de Chardin, tout cela évoque à nos yeux cet art si français et si digne d'admiration qui est l'art de notre XVIII^e siècle, l'art de la gaieté, de la beauté, de la joie de vivre, la plus parfaite expression de nos qualités nationales.

Entre la pompe d'un Charles Le Brun et l'austérité d'un Louis David, ce fut pendant un siècle une succession de visions enchantées, parfumées d'amour et de rêves, une apothéose de la beauté sous toutes ses formes, une symphonie de notes claires et pures, une échappée lumineuse sur une humanité de fantaisie, qu'auréola des réductions multiples le pinceau d'artistes de génie.

Ce siècle fut le siècle des décorateurs dont la verve se répandit avec bonheur aux murs de Trianon et de l'hôtel Soubise, ce fut le siècle des peintres de genre, de ces maîtres qui surent condenser en des espaces restreints toute la grâce et tout le charme de leur temps et nous introduire au sein d'une mythologie riante, ce fut aussi le siècle des grands portraitistes psychologues, des paysagistes et des illustrateurs subtils, ce fut surtout le siècle où triomphèrent l'esprit et la tradition français sous leur forme la plus originale. Un goût très vif pour le théâtre, une admiration passionnée pour la femme, une sensualité qui sut s'exprimer par une couleur de source flamande, un sentiment curieux de la nature où la réalité se colore d'imagination, un rare souci d'exactitude dans le portrait et les scènes d'intérieur, un sens parfait de la mesure et de l'équilibre, voilà ce qui caractérise en général la peinture française au XVIII^e siècle.

L'on ne saurait oublier l'intérêt que suscitaient à la même époque la peinture historique et la peinture religieuse : Boucher n'a-t-il pas laissé soixante-dix-huit toiles et cent vingt-cinq dessins dont le sujet est religieux et Watteau se sentant mourir ne peignit-il point un Christ en croix?

(1) Une *Histoire de la peinture française au XVIII^e siècle* paraîtra bientôt chez Albin Michel, à Paris. Nous devons à l'obligeance des éditeurs la primeur de ces pages qui en formeront l'introduction.

Nous voudrions, en cet ouvrage, introduire le lecteur dans ce milieu si complexe et si vivant qui fut celui où vécurent les artistes du XVIII^e siècle, ressusciter à ses yeux l'ambiance même où ils créèrent leurs chefs-d'œuvre, faire surgir du passé les institutions qui furent étroitement attachées à leur existence, les replonger dans le cadre familial auquel ils doivent, en grande partie, le caractère même de leur génie.

L'art du XVIII^e siècle ne peut s'expliquer ni se comprendre si l'on n'accorde pas une place aux conditions matérielles et morales qui favorisèrent son éclosion et son rayonnement : comment prétendre apprécier complètement un Watteau, un Fragonard, un Chardin et un Boucher si l'on ignore le milieu où leur sensibilité d'artiste s'épanouit, se développa et acquit toute sa magnificence?

* * *

Une étude approfondie des conditions matérielles et morales qui déterminèrent au XVIII^e siècle l'éclosion et l'épanouissement du génie de nos grands artistes, montre, d'une façon évidente, quelle évolution complète s'est opérée à partir de la Révolution dans la manière de vivre, de travailler et même de penser des artistes français.

L'artiste, aussi personnel et original soit-il, subit l'influence du monde où il vit et son œuvre en porte la marque; il reflète presque toujours les préoccupations de son temps, il en adopte les idées, il en aime les qualités et les erreurs; la tour d'ivoire, l'isolement artistique n'existe pas au XVIII^e siècle, l'amertume d'un Vigny y est inconnue, chaque peintre aime son époque et cherche, non à la critiquer, mais à l'embellir.

Le génie créateur d'un peintre, au XVIII^e siècle, résulte de l'enseignement technique que lui ont transmis ses maîtres, du désir de répondre aux goûts de ses contemporains éclairés et de contribuer par son talent au triomphe de l'esthétique de son temps.

Il ne cherche pas l'originalité, il accepte docilement et avec reconnaissance les règles d'un art qui est avant tout un métier; ces règles transmises de génération en génération et qui ont fait leur preuve, il les respectera et ne se permettra que de les améliorer, il ne voudra point être un révolté ou un novateur, il n'en aura presque jamais l'occasion.

En effet, une sollicitude affectueuse entoure ses premiers essais : s'il est pauvre, un protecteur intelligent le mettra à même d'acquiescer les bases de son art; entré à l'Académie, celle-ci étendra son intérêt sur lui, elle le guidera et l'empêchera de s'égarer.

Si elle distingue en lui les germes d'un talent exceptionnel, elle lui décernera le premier prix de peinture; ce prix le conduira à Rome où il trouvera matière à s'instruire et à s'affiner.

Revenu en France, il présentera une œuvre particulièrement excellente qui le fera agréer par l'Académie; celle-ci lui ordonnera ensuite un tableau sur un sujet donné, il l'exécutera avec tous les soins et toute l'attention dont il est capable et sera reçu ensuite au sein de l'illustre Compagnie avec le titre d'académicien.

Ce titre, s'il ne conduit pas toujours à la gloire et à la fortune, place cependant son bénéficiaire sur un plan favorable, il le fait entrer dans une véritable famille; pour peu qu'il ait du talent, des mécènes, et ils furent nombreux au XVIII^e siècle, s'intéresseront à lui, des congrégations religieuses, des particuliers lui feront des commandes.

De l'étranger lui parviendront des offres flatteuses; un jour même les grands et la Cour l'admettront au rang des artistes privilégiés travaillant pour le roi et son entourage.

Ce sera alors le logement gratuit au palais du Louvre, une pension, des distinctions honorables, l'existence facile et agréable que connurent un Quentin La Tour, un François Boucher, un Nattier et un Fragonard. L'Académie royale, dernier aboutissant

des anciennes corporations, empêchait les médiocres, les impuissants, les charlatans d'accaparer un intérêt qu'ils ne méritaient point, elle mettait une utile barrière à l'accroissement des mauvais peintres, elle maintenait la dignité de l'Art, elle gardait les traditions qui faisaient sa supériorité.

Au cours du XVIII^e siècle, l'esprit de l'Académie royale se montre large, libéral, intelligent; il changea suivant les nécessités du moment avec une souplesse digne d'éloge et qu'ignora l'Institut figé, compassé et morne du début du XIX^e siècle.

On ne citerait pas un seul peintre de génie rejeté par l'Académie pendant cette période de cent années, on en citerait plusieurs que l'Institut méconnut au XIX^e siècle.

Dans le domaine artistique, la Révolution n'a fait que sanctionner les réformes qui, dès 1750, se produisirent dans la direction des arts plastiques de plus en plus inclinés vers l'Italie et l'antiquité, vers la peinture d'histoire et le style.

Louis XVI et d'Angiviller ont préparé l'éclosion de la réforme de Louis David et de son école; ils l'ont favorisée de tout leur poids; ils en ont été les promoteurs.

C'est à Louis XVI que revient l'honneur d'avoir aboli certains usages surannés, d'avoir proclamé la liberté des arts, d'avoir, en un mot, compris les nécessités d'une évolution sociale et morale qui s'imposait à tous les esprits.

A la fin du XVIII^e siècle s'ouvrent à Paris et en province des écoles gratuites de dessin, les richesses nationales sont mises en valeur, le public est admis dans les musées, l'enseignement de l'art se répand libéralement dans toutes les classes de la société; jamais les artistes n'ont été plus favorisés, jamais ils n'ont joui d'une situation aussi privilégiée; ce fut pour eux un âge d'or en attendant le despotisme de Napoléon I^{er}.

Rien de plus bienveillant que l'attitude de l'administration royale envers les artistes; il y a dans ses rapports avec les peintres une bonhomie, un ton affable, qui frappe quand on lit les documents de l'époque; c'est partout une manière d'abandon aimable très séduisant malgré les abus qu'il entraîne.

Au XVIII^e siècle, l'artiste n'est pas un être à part, il ne se distingue ni par ses habits, ni par sa manière de vivre, il fait essentiellement partie de la société, il fréquente les salons, il ne se singularise en rien, il appartient à un corps constitué et il bénéficie largement de cet avantage.

La situation de l'artiste au XIX^e siècle est différente : une liberté très grande lui permet de suivre les appels de son originalité, mais s'il les suit, s'il s'insurge contre l'art officiel, il sera un isolé, il travaillera avec le souci du lendemain, ses œuvres resteront dans son atelier, il n'aura point de commandes, il vivra dans la pauvreté et la médiocrité comme les paysagistes de l'école de Fontainebleau et les impressionnistes.

Pour réussir, le peintre du XIX^e siècle devra plaire à l'Institut, à la critique, au public et à ses confrères; au fond, il sera infiniment moins libre et indépendant que son confrère du XVIII^e siècle.

Prenons un exemple : au XVIII^e siècle tous les artistes qui eurent le goût de la décoration purent faire la preuve de leur génie et cela de la manière la plus large; au XIX^e siècle, si Thiers n'avait pas connu Eugène Delacroix à ses débuts, celui-ci n'aurait pu montrer son talent en un domaine où il excellait; les impressionnistes, sauf Claude Monet à la fin de sa vie, ne furent jamais appelés à la peinture murale, et l'on multiplierait les cas semblables.

La liberté, qui est une chose nécessaire au développement des arts, quand elle est étendue d'une façon trop large, engendre l'inflation, la médiocrité; l'on en arrive à une absence de hiérarchie génératrice de misère, d'incompréhension et souvent même d'injustice.

Avec son cadre rigide, modifié par le temps dans un sens libéral, la peinture française du XVIII^e siècle n'a pas connu les angoisses,

les révoltes et les errements qui marquèrent douloureusement l'existence d'un Eugène Delacroix, d'un Gustave Courbet, d'un Edouard Manet et d'un Théodore Rousseau.

Elle a pu se développer en une quiétude parfaite qui lui confère ce caractère gai, souriant et heureux que nous apprécions.

Le peintre français est au XVIII^e siècle un sujet de juste admiration pour les pays étrangers; on cherche à l'attirer, à le séduire par des honneurs et de l'argent, on le copie sans pouvoir l'égaliser.

L'Académie où il siège, l'Ecole où il enseigne sont imitées par les peuples de l'Europe entière, il a le sentiment de sa suprématie; quand il quitte son pays, l'on ne voit en lui que l'ambassadeur du goût français, il est reçu avec honneur et respect, nul ne lui dispute la première place.

Cette idée de leur supériorité, tous nos artistes du XVIII^e siècle l'ont eue au plus haut point, elle leur donnait un réconfort permanent et le désir de répondre à la confiance que l'on mettait en eux.

Loin de voir comme aujourd'hui des étrangers prétendre gouverner l'art français, loin de chercher à internationaliser l'art, Paris était le centre artistique du monde auquel il dispensait un enseignement précieux.

Dès la fin du règne de Louis XVI, le triomphe de l'admiration pour l'antiquité gréco-romaine et l'abandon de la puissante hiérarchie qui faisait la force de l'art français nous faisaient perdre pour un temps la splendide hégémonie artistique que nous avons gagnée grâce à nos qualités et à nos rares mérites.

* * *

Un peintre moderne hésitera souvent à recommencer un tableau ou à introduire dans une œuvre nouvelle des éléments pris à une œuvre ancienne; il n'en était pas de même au XVIII^e siècle, les mêmes motifs sont reconnaissables dans les œuvres d'un artiste, il les transporte d'un tableau à l'autre en les modifiant légèrement.

Quand l'artiste est un génie comme Watteau, on les retrouve avec joie; quand il a du talent comme Hubert Robert, on les accepte avec satisfaction; quand l'artiste est médiocre comme Vleughels, on tombe dans le procédé commercial, la routine la plus méprisable; pour se soutenir, ce procédé doit être manié par un esprit fin et intelligent, autrement il constitue une chose nuisible et nettement mauvaise.

Se copier soi-même, se répéter, recommencer avec de légères variantes la même toile n'était pas pour l'artiste du XVIII^e siècle un cas répréhensible capable de le diminuer à ses propres yeux; l'imitation même servile des anciens lui est familière; jeune homme, il a copié dans les collections royales les créations des maîtres, puis celles de son professeur; devenu homme et ayant atteint à la maturité, il n'hésitera point à continuer à copier.

La Tour ne reculera jamais à donner plusieurs répliques d'un portrait particulièrement réussi; lorsqu'une œuvre a plu, un artiste est trop content de la refaire à un nombre d'exemplaires souvent élevé. Nattier, pour répondre au désir des filles de Louis XV, a abusé de cette licence.

Tous les artistes de cette époque ont pris leur bien où il leur plaisait et souvent chez autrui; ainsi Watteau introduit dans *l'Enseigne du marchand Gersaint* des chiens empruntés à un tableau de Rubens de la Galerie de Marie de Médicis, Nattier donne un portrait nettement inspiré par le *Jean Six* de Rembrandt; de même que Molière ne s'est point diminué en prenant ses inspirations où il lui plaisait, de même nous ne trouvons rien de fâcheux à ce que des peintres aient cru devoir accepter l'héritage de leurs prédécesseurs et y puiser largement. La conception de l'originalité absolue date du XIX^e siècle, elle n'existait pas au XVIII^e: la rétrospective Hubert Robert, organisée en 1933 à l'Orangerie des Tuileries,

a montré la répétition de certains thèmes jusqu'à la monotonie et à la satiété.

La différence fondamentale existant entre le XVIII^e et le XIX^e siècle sur la question de l'originalité doit toujours être envisagée quand l'on veut porter un jugement équitable sur ces deux époques.

D'autre part, pour bien comprendre le caractère de la peinture française au XVIII^e siècle, il est nécessaire, nous l'avons dit déjà ailleurs, de ressusciter l'atmosphère où elle a été créée et le cadre pour lequel elle a été faite.

Le peintre, l'architecte, le sculpteur collaborent à une œuvre d'ensemble, ils font partie d'un orchestre où chacun apporte son talent au service de l'harmonie générale, ils aspirent à un même idéal, il y a union entre eux et union très étroite; c'est ce qui confère aux œuvres d'art de ce temps une telle unité et une si parfaite eurhythmie.

Quand on isole une peinture du XVIII^e siècle du cadre pour lequel elle a été conçue, on la diminue singulièrement; ce qui faisait sa force fait alors sa faiblesse.

Un artiste comme François Boucher, en peignant un tableau pour le château de Bellevue de M^{me} de Pompadour, adapte ce tableau à l'architecture, à l'ornementation, à l'ambiance de la pièce qu'il doit décorer; il a la préoccupation de se plier à un ensemble. Une fois retiré de ce cadre, le tableau perd de son intérêt et, souvent, il est mal jugé parce qu'on lui demande des qualités que ne réclamait nullement son rôle décoratif et plaisant.

Architectes, peintres, sculpteurs, ornemanistes sont si étroitement solidaires les uns des autres qu'il est dangereux de séparer arbitrairement leurs créations, car celles-ci se complètent et répondent à des exigences communes.

Le malheur, ou le bonheur si l'on veut, du XIX^e siècle, c'est au contraire d'avoir vu rarement fusionner les arts au service d'une commune beauté, d'avoir conçu chacun d'eux comme séparé et isolé de ses voisins, d'où absence complète de monuments pouvant être égalés à Versailles ou à l'hôtel Soubise, mais aussi épanouissement du tableau de chevalet considéré comme formant un tout en soi.

L'on trouvera dans ce livre une image assez complète des différents genres qui furent en honneur au XVIII^e siècle et de l'évolution subie par la peinture française pendant un siècle; nous avons pris notre sujet à partir de 1700, ce qui nous forçait à parler d'artistes qui appartiennent au XVII^e siècle, mais dont la production s'étendit jusqu'en 1750, comme Rigaud et Largillière par exemple.

Compartimenter l'Histoire de la Peinture du XVIII^e siècle est périlleux; le début de ce siècle n'est que le prolongement du XVII^e siècle, de même que toutes les théories qui fleuriront sous la Révolution et le Premier Empire sont déjà formées à la fin du XVIII^e; le présent sort du passé, chaque génération apporte sa vision originale, ses qualités et ses défauts, elle marque son génie en des œuvres personnelles; il y a dans cette continuité des efforts vers la beauté quelque chose d'émouvant et de grand que l'on méconnaît par une classification trop étroite.

La peinture d'histoire, la peinture de genre et le portrait dominent les différents genres en honneur au XVIII^e siècle; aussi nous leur avons consacré plusieurs chapitres: dans la première partie de ce livre nous étudions leurs évolutions de la fin du XVII^e siècle au milieu du XVIII^e siècle; dans la seconde partie nous reprenons cette évolution de 1750 à la Révolution, de manière à bien montrer la coupure assez nette existant entre des conceptions très différentes.

Voici dans ses grandes lignes l'aspect essentiel de la peinture française de 1700 à 1800.

Après le voile sombre qui s'appesantit sur les esprits durant les

dernières années du long règne de Louis XIV, ce fut sous la Régence une explosion de joie de vivre, une fièvre de plaisirs, la peinture pompeuse et fastueuse issue de Charles Le Brun ne fait que se survivre, le culte de l'antiquité et de Nicolas Poussin subit un temps d'arrêt.

Rubens règne sans partage, et de ce réveil de la gaieté, de la couleur et de la vie ardente, l'œuvre d'Antoine Watteau restera le témoignage le plus délicat.

Avec François Lemoyne, Antoine Watteau, François Boucher, Natoire et Trémoillière, c'est la révélation d'une conception toute nouvelle de la peinture, dépouillée de son classicisme, ayant renoncé à la littérature et à la grandiloquence, cherchant sa voie dans des sujets familiers, fantaisistes et un peu menus qui prennent une grande partie de leurs inspirations à la musique et au théâtre. Le règne de Louis XV fut marqué par l'apogée de la peinture de genre, du portrait et de la décoration fantaisiste.

A l'avènement au trône de Louis XVI, les choses changèrent et le retour à l'antiquité et à la peinture d'histoire prôné déjà par Marigny et Cochin se développera et donnera son caractère à la fin du XVIII^e siècle.

D'Angiviller et Pierre assureront le triomphe de la peinture d'histoire en France; ils favoriseront, en plein accord avec le roi, le culte de l'Italie, le retour à la majesté, à la froideur et au style.

Parallèlement à cette faveur croissante de la peinture d'histoire régnera la peinture sentimentale, moralisatrice, littéraire dont Diderot fut le théoricien et Greuze le meilleur représentant; l'on jettera un regard de pitié sur le déclin d'un Boucher et d'un Fragonard, on les traitera de peintres de boudoirs et de trumeaux, de peintres licencieux et mesquins et l'on aspirera à s'élever à la vertu par le moyen des arts plastiques.

Louis David ne fut pas un précurseur, mais l'aboutissant logique d'une évolution dont la naissance peut se placer vers 1748, au moment de l'apogée de l'esthétique chère à Louis XV.

* * *

Les lustres et les lanternes ne brillent plus, les palais et les jardins ne résonnent plus des voix familières qui les animaient, les orchestres se sont tus et les rires ne fusent plus dans le cadre qui leur était cher, le temps a passé et la société du XVIII^e siècle s'est évanouie comme une fumée.

Les hommes spirituels et les femmes charmantes qui la composaient s'en sont allés vers la mort, les uns au rythme harmonieux d'un air de Haydn, de Gluck ou de Mozart, les autres après avoir senti sur leur cou le fer glacé de la guillotine; tous ne sont aujourd'hui que cendre et poussière.

De ces êtres qui aimèrent, souffrirent et connurent les passions, que reste-t-il? Des œuvres d'art et rien d'autre.

Ressusciter la brillante société du XVIII^e siècle à la manière des magiciens des contes orientaux, l'esprit en est incapable; à notre interrogation, seules répondent les créations des artistes.

A travers les appartements silencieux de Versailles l'imagination se plaît à l'évocation de ceux qui les habitèrent, elle oublie les portes largement ouvertes, les gardiens et les classements pédagogiques, elle rêve, et ce rêve n'a d'autre soutien que les trésors artistiques qui lui sont offerts.

De même au cours de longues méditations dans les musées, peintures et sculptures provoquent la rêverie et permettent la résurrection d'un passé proche et cependant lointain.

Une symphonie d'Haydn, un menuet de Mozart, une pièce de Marivaux, un roman de J.-J. Rousseau introduisent l'homme moderne au sein même du XVIII^e siècle et le plongent dans une atmosphère bien différente de celle où il vit.

Architecture, peinture, sculpture, musique et littérature, ces formes de l'activité créatrice de l'esprit humain demeureront

toujours les seuls vestiges des temps révolus; contre l'oubli et l'œuvre destructive du temps, elles opposent le sentiment de la durée dans la beauté; l'âme de ceux qui en firent leur moyen d'expression ne peut s'éteindre; elle se joint à la nôtre pour élargir notre compréhension et nous donner de hautes jouissances.

Fêtes vénitiennes dans les jardins de Saint-Cloud, femmes exquises et frivoles adonnées aux choses de l'amour, réjouissances spirituelles et légères, pour vous tirer de cette caverne profonde de la mort, de cette caverne dont William Blake a dessiné la porte si sombre et si triste, il nous faut aller vous admirer aux murs des musées: des peintres de génie vous ont donné la vie et contre la mort ont dressé le mur triomphant de l'Art.

ALFRED LEROY,
Attaché au Musée du Louvre.

La cathédrale de Tournai⁽¹⁾

De quelque côté que l'on approche de Tournai, sa cathédrale apparaît de loin, gigantesque et sublime, pareille à un énorme vaisseau à l'ancre, qui émerge du flot des maisons environnantes avec ses cinq mâts dressés, prêt à appareiller pour le ciel.

C'est que les « cheong clotiers » constituent le signe tournaisien indubitable, marquant le paysage local, à l'instar d'un poinçon distinctif.

Œuvre de plusieurs mains et de plusieurs siècles, certes, le monument manque d'une harmonie uniforme; mais il n'en présente que plus d'intérêt par sa diversité concertée.

Au surplus, dans sa forme actuelle, cette cathédrale est la quatrième en date.

* * *

Dès que Tournai eut son évêque, elle eut sa cathédrale: celle-ci n'étant autre chose que l'église où le prélat a sa chaire, sa *cathedra*. Les deux notions sont corrélatives. Or, Tournai eut un évêque particulier à partir de la fin du V^e siècle.

Lorsqu'en suite du baptême de Clovis (25 décembre 496) et de la conversion officielle des Francs au christianisme, saint Remi entreprit l'organisation ecclésiastique de la Seconde Belgique, il n'avait devant lui que les anciennes divisions administratives des Romains en *cités*, vastes portions de territoire, à la tête desquelles se trouvait un comte bénéficiaire. La *civitas Turnacensium* s'imposait spécialement à son attention, à titre d'ancienne ville royale. Childéric y avait été enterré en 481; peut-être Clovis y était-il né en 466. En tout cas, c'est là qu'il avait inauguré son règne, à la mort de son père, en 481.

A son départ définitif de Tournai en 486, lorsque, vainqueur de Siagrius à Soissons, le jeune prince transporte sa résidence dans la dernière de ces villes, il voulut laisser son ancienne capitale entre les mains d'un personnage habile et dévoué. Nul ne lui donnait mieux cette double assurance que le palatin Éleuthère, un Belgo-Romain issu d'une riche famille indigène et qui unissait aux garanties cherchées de loyalisme, le prestige indéniable de l'influence locale.

(1) La « Nouvelle Société d'Éditions », de Bruxelles, va consacrer à la cathédrale de Tournai d'admirables albums. Le premier, qui traitera de l'art roman, sera introduit par une étude du savant historien le chanoine Warichez, dont nous sommes particulièrement heureux de pouvoir donner la primeur à nos lecteurs.

C'est sur ce même comte vertueux et puissant que se portèrent le choix de saint Remi et les suffrages de la population, quand il se fut agi de désigner un évêque (497-500). Le cumul des fonctions administratives et épiscopales était d'ailleurs heureux en un temps où le diocèse et la *citè* avaient les mêmes limites et où le souverain cherchait à s'attacher ses sujets par un lien plus solide que celui de la peur.

Le pouvoir spirituel d'Éleuthère, comme son pouvoir politique, s'étendait sur toute la *civitas Turnacensium*, qui comprenait alors le pays de Waes actuel, de Gand, d'Ardenbourg, de Bruges, d'Oudenbourg, de Roulers, d'Audenarde, le Courtrais, le Tournais, le Mélantois, le Féraïn, la Weppe, la Pévèle, le Carembaut. Partie de la mer du Nord, la limite suit la rive droite de l'Yser, qu'elle quitte en aval de Dixmude, pour rejoindre la Lys, un peu en deçà de Warneton, suivant un trait ondulé. Elle remonte alors cette rivière jusque devant Armentières, qu'elle laisse à droite, descend la Deûle, de là sur le Courant de Coutiches, va rejoindre la Scarpe sous Brillon et se jeter avec elle dans l'Escaut près de Maulde-Mortagne. La mer d'une part, l'Escaut de l'autre ferment ensuite ce périmètre, avec une rigueur qui lui faisait couper en deux tronçons les localités occupant les deux rives du fleuve.

Au surplus, les conciles ordonnaient positivement aux métropolitains de régler les circonscriptions ecclésiastiques sur les divisions de l'Empire. L'application de ce système sauvait les évêques du contre-coup des rivalités, pouvant surgir entre les différents gouverneurs. Le diocèse de Tournai restera ainsi délimité durant plus de mille ans.

Dans les terres du fisc, sises sur la rive gauche de l'Escaut et dont le roi franc s'était déclaré l'héritier par droit de conquête, Clovis avait déjà fait une première entaille lors du comitativat d'Éleuthère, pour qu'il pût y vivre et loger les officiers subalternes. Au moment de l'érection de l'évêché de Tournai, le monarque dut lui abandonner une nouvelle portion du fisc, sinon pour y établir sa demeure épiscopale, au moins pour installer son clergé et construire sa cathédrale. Il ne paraît pas douteux que celle-ci ne fut en pierre, attendu que les couches calcaires y affleurent le sol et que de longue date les Gallo-Romains y avaient appris à construire en matériaux durs.

Ce monument, dédié à Notre-Dame, fut élevé suivant une vieille légende sur les ruines d'un temple de Cybèle ou d'Apollon. Waucquier, qui fut un chercheur érudit et par surcroît un maître très avisé de la Fabrique, lui assigne à peu près l'emplacement du transept actuel et le pose sur le sommet de la colline, à la hauteur du Vieux-Marché-aux-Poteries.

* * *

L'établissement d'un évêque particulier, à la fin du Ve siècle, avait été un coup d'audace, comme du reste toute l'organisation ecclésiastique de la Seconde Belgique par saint Remi. On comprend cependant cette pieuse témérité, au moment où le baptême de Clovis et la conversion officielle des Francs autorisaient les plus larges espérances. Toute la littérature du temps reflète cet optimisme.

Toutefois il est des événements qui résistent aux plus robustes volontés. Certes, le choix d'Éleuthère pour inaugurer le siège de Tournai était heureux. Les origines gallo-romaines ou belgo-romaines du premier titulaire, son éducation aristocratique à l'École du palais et sa vertu éprouvée en faisaient un apôtre de premier ordre. Il mourut en 531, chargé d'âge et de mérite, après un labeur de trente années, mais qui, tout compte fait, n'avait pas beaucoup excédé la portion romane de son vaste diocèse, hormis dans la partie resserrée entre la Lys et l'Escaut, où la toponymie trahit la bataille des idiomes autour de la frontière linguistique.

Apparemment le diocèse de Tournai n'était pas mûr pour une organisation ecclésiastique indépendante, ni pour l'évangélisation par l'Épiscopat. En attendant que le Monachisme reprît cette œuvre par d'autres moyens, on décida de rattacher le diocèse de Tournai à un autre, mieux christianisé. Malheureusement tous les diocèses limitrophes se trouvaient déjà géminés : Cambrai (*civitas Cameracensium*) était uni à Arras (*civitas Atrebatensium*); Thérouanne (*civitas Morinorum*) était joint à Boulogne (*civitas Bononiensium*). Malgré le manque de contiguïté, il ne restait qu'à rattacher Tournai à Noyon (*civitas Veromandorum*), dont le séparait une portion du diocèse de Cambrai.

Cette union eut-elle lieu immédiatement après le décès d'Éleuthère? Et le diocèse de Tournai n'eut-il ainsi, avant le XII^e siècle, qu'un seul évêque particulier? La tradition l'affirme, avec une assurance que nous ne partageons pas. Il ne nous paraît pas du tout prouvé qu'Éleuthère n'ait pas eu quelques successeurs sur le même siège spécial, avant d'en venir à la combinaison susdite, qui d'ailleurs manque de naturel.

A notre avis, l'union de Tournai-Noyon date plutôt du VII^e siècle, au temps de saint Achar et de Dagobert. Toute la monarchie franque se trouva alors rétablie au profit du roi mérovingien, à savoir : l'Austrasie, la Bourgogne et la Neustrie. La politique intérieure se ressentit des rêves d'ambition qui tourmentaient le souverain. Et l'intérêt politique, en même temps que l'intérêt religieux, lui auront inspiré de rattacher les destinées du diocèse lointain et mi-païen de Tournai à celles d'un diocèse mieux imprégné du christianisme et plus immédiatement soumis au pouvoir royal. Au moment où il réalisait ce plan, il envoyait l'intrépide saint Amand faire la trouée en Flandre et armait son apostolat d'un véritable arrêt d'intolérance religieuse.

Au total, saint Achar fut probablement le premier, en réalité, à réunir les deux diocèses sous la même houlette pastorale, comme il est le premier chronologiquement à en porter la double dénomination épiscopale, dans les textes qui nous sont conservés.

Cette situation dura cinq siècles. L'Église de Tournai, toutefois, n'a pas disparu en perdant son évêque propre; elle n'a pas été effacée de la géographie ecclésiastique de la Gaule; mais elle n'a constitué avec celle de Noyon qu'une union personnelle, sur la tête d'un même prélat. Ce n'était pas une fusion, mais une juxtaposition. Les deux évêchés continuèrent à garder leur organisation spéciale et leur administration indépendante. Ils eurent toujours leurs cathédrale et leur chapitre distincts.

Deux diplômes impériaux du IX^e siècle en fourniraient, au besoin, une preuve péremptoire. En novembre 817, Louis le Débonnaire accorde au chapitre de Tournai trois nouvelles terres du fisc, pour lui permettre d'agrandir ses locaux, conformément aux exigences de la *Regula Chrodegangi*, que venait de rendre obligatoire le Concile d'Aix-la-Chapelle de la même année. Trente-sept ans plus tard (24 juillet 854), Charles le Chauve confirme au même chapitre la possession des biens qui lui sont propres, y compris un droit seigneurial sur la circulation des marchandises dans la cité. Ces ressources, déclare l'empereur, sont de nature à fournir le gîte et le couvert à trente chanoines : ce nombre ne pourra être dépassé que si de nouvelles libéralités viennent accroître leur patrimoine.

A l'abbaye de Saint-Amand, distante de quelques lieues seulement de Tournai, vivait en ce moment le poète Milon († 871). Le moine lettré trace de l'ancienne cité royale un triste tableau. « Tournai, écrit-il, était jadis une ville dont les vestiges attestent l'importance. Affalée actuellement au milieu de ses ruines, elle pleure l'orgueil de ses tours écroulées. Encore populeuse néanmoins (*frequens*), grâce à son commerce par eau, elle tâche de se ressaisir en s'appuyant sur deux colonnes qui subsistent dans ses murs, à savoir : le siège épiscopal pour lequel se dresse maintenant un

temple magnifique (*templo surgente venusto*) et le sarcophage du martyr saint Nicaise, gardé dans une crypte peu profonde (*in urna non longe remota*). »

Le patron de Tournai était à cette époque ce glorieux évêque de Reims, massacré en 407 par les Vandales, dans la basilique qu'il avait lui-même bâtie.

Si l'on se demande en quoi consistait l'élégance de cette cathédrale (*venustas*), vantée par Milon en son temps, l'historiographe Waucquier semble répondre en signalant l'adjonction d'une croisée « qui doubla les dimensions de l'église primitive ».

L'auteur, qui est formel sur ce point, n'a qu'un tort, c'est d'attribuer le bénéfice de cette transformation à saint Éleuthère, afin de pouvoir mieux commenter le texte du livre de l'*Éclésiastique*, repris dans l'office liturgique du saint; *Duplici aedificatione sacerdos Eleutherius nostram erexit ecclesiam*. Sous réserve de la date à rejeter, le fait est à retenir.

« Cette église, écrit-il, bâtie sur la hauteur, a été comme fondée de nouveau par lui, qui y a ajouté autant pour le moins qu'il y avait trouvé... l'ayant faite en croix, c'est-à-dire luy ayant donné une croisée... au lieu que la première église... n'avait pour ainsi parler que le corps, sans les bras. Or ces bras ou plutôt cette croisée... s'étendoient un peu dans l'endroit où est aujourd'hui le chœur et dans l'endroit où est notre nef; et voilà ce que j'appelle la deuxième église de Tournai. »

Au pied de cette cathédrale s'étendait le *clos capitulaire*, dans lequel les chanoines menaient leur vie commune. Sans doute chacun a son habitation particulière; mais il est astreint à la triple communauté de l'office diurne et nocturne au chœur, du réfectoire commun et du dortoir commun. Au fond, c'était une abbaye moins sévèrement cloîtrée, « dont la porte restait entr'ouverte ».

* * *

Sur cette paisible existence devaient passer comme une trombe les incursions des Normands. Au printemps de 881, première année du double épiscopat d'Heidilon, leurs barques légères et non pontées remontent l'Escaut jusqu'à la Scarpe. Tournai fut pillée, saccagée et incendiée, les abbayes de Saint-Amand et de Marchiennes livrées aux flammes. Les barbares, gorgés d'or et de sang, s'en vinrent, au mois de décembre, hiverner sur la Lys, à l'emplacement de Courtrai.

Il faut renoncer à décrire la panique qui se propageait dans les populations à l'annonce de ces hommes du Nord. Dès que leurs dragons et leurs serpents apparaissaient sur le dos des fleuves et que leurs grands cors d'ivoire retentissaient sur les flots, clergé et fidèles se rencontraient dans une fuite éperdue, emportant avec eux leurs chartes, leurs trésors et leurs reliques.

Les Tournaisiens se réfugièrent à Noyon, parce que les deux villes étaient régies par le même prélat et qu'ils comptaient pour cette raison, ajoute le chroniqueur, y trouver une plus cordiale et plus fraternelle hospitalité.

En 891 et 892, une flotte normande continua à stationner sur les côtes de la Flandre. L'année suivante, les pirates descendent jusqu'aux bords du Rhin, s'embarquent sur la Meuse et passent en Angleterre.

Alors les Tournaisiens rentrèrent de leur exil. Une douzaine d'années après le passage des Normands, quelques hommes d'initiative, unis au clergé revenu de Noyon, travaillèrent à relever la ville de ses ruines. Et en 898, le roi Charles le Simple remit à l'évêque un diplôme, qui est comme la charte de la restauration temporelle de Tournai.

On y lit, pour l'évêque et le chapitre, l'autorisation de relever les murs que le flot de la tempête avait renversés; le droit de battre

monnaie, de percevoir une taxe de quai et de marché, comme tous les péages généralement quelconques, non seulement de la part des hommes du domaine, mais de tous les étrangers qui suivraient ses routes, longeraient l'Escaut, traverseraient le Pont-à-Pont, viendraient acheter ou vendre des marchandises dans la cité.

L'évêque et le chapitre, en participation, avaient déjà précédemment une autorité effective, rattachée à une prétendue donation de Chilpéric I^{er}; désormais ils auront la fixité politique. Tournai devenait une ville épiscopale, comme Arras et Thérouanne dans la région française de la Seconde Belgique. Par ailleurs, le grand corps social des Carolingiens s'effritait. Sans doute il existera toujours un royaume et un roi. Théoriquement les Tournaisiens continueront à lui obéir. Pratiquement, durant trois cents ans (jusqu'en 1187), leur vie s'organisera tout entière dans les cloisons étroites d'une seigneurie ecclésiastique, dont le chapitre deviendra l'agent principal, par suite de l'éloignement de son évêque.

Tournai, placée sur un fleuve qui liait le Nord au Midi, se trouvait naturellement appelée à une prospérité croissante, qui se traduisait par une augmentation progressive de revenus pour son seigneur. Celui-ci emploie l'excédent de ses ressources à des œuvres d'utilité publique, telle que la construction d'une ceinture de remparts, mais surtout à des institutions religieuses et sociales.

La cathédrale est la première à bénéficier de ces richesses : car c'est là, bien plus que dans les chansons de gestes et dans les romans de la Table ronde, que le Moyen âge a fait passer son âme; et c'est dans l'architecture, le plus large et le plus puissant de tous les arts, que se traduit le plus magnifiquement l'état social d'un peuple.

Autour du monument se développent de spacieux bâtiments claustraux, destinés à la *vie commune* des clercs, un *hôpital* pour les déshérités de la vie, sous la garde d'un chanoine-hôtelier, et une *école* pour la jeunesse, sous la direction d'un chanoine-écolâtre.

Cette école, où s'enseignait le *trivium* et le *quadrivium* traditionnels, brilla un moment d'un éclat exceptionnel, au temps de l'écolâtre Odon (XI^e siècle). Cette époque, du reste, marque l'apogée des écoles épiscopales. Précédemment les écoles monastiques avaient tenu le haut du pavé; plus tard, à partir de la seconde moitié du XII^e siècle, les universités les éclipsèrent. En attendant, donc, sous l'impulsion d'Odon, Tournai, au dire du chroniqueur Hériman, devient une seconde Athènes « où, pour assister aux leçons du maître fameux, accourent les jeunes gens des diverses provinces des Pays-Bas, de la Normandie, de la Bourgogne et d'autres contrées de la France, et même de la Saxe et de l'Italie ».

Sous la double influence de l'architecture chrétienne de la Syrie centrale et de l'action personnelle des artistes byzantins se constituait alors progressivement le style que, depuis De Gerville en 1825, on est convenu d'appeler *roman*. La Lombardie, géographiquement située entre le proche Orient et l'extrême Occident, était devenue l'intermédiaire naturel entre l'Italie et la France d'une part, Byzance et la région néo-hellénique d'autre part.

Le style nouveau, parfois désigné de ce chef sous le nom de *lombard*, était enseigné à l'école capitulaire de Tournai, au début du XII^e siècle. Nous en tenons l'indice dans la chronique contemporaine de Rolduc.

Au cours du XI^e siècle, Ailbert, fils d'Amaury d'Antoing, fut admis aux écoles du chapitre, où il fit de grands progrès dans les lettres et les arts libéraux. Ses études terminées, il devint chanoine et écolâtre de Tournai. Un jour qu'il s'était rendu de Tournai à Rolduc, où il rêvait de terminer ses jours dans la retraite, une dame noble et riche le pria de lui construire une église, dans le style à la mode (*in reditu a Tornaco rogatus est a nobili matrona et divite ecclesiam regulari forma sibi fundere*) : ce qu'il exécuta en six mois. De plus, en 1107, aidé d'un moine nommé Embrico,

il jeta les fondements d'une église en *style lombard* (*scemate langobardino*).

Cependant, malgré ses transformations de détail, l'église carolingienne de Tournai devait se rapprocher encore beaucoup de la basilique latine, avec un hémicycle du côté opposé à la porte, sinon plusieurs hémicycles (depuis l'adjonction d'une croisée), analogues à ceux de San Fedele, élevée à Côme au X^e siècle, sous l'inspiration de San Lorenzo de Milan. « On y entroit de plain pied, assure Waucquier, du côté du belfroid. »

Moins que toute autre, cette cathédrale ne pouvait rester réfractaire à l'essor artistique; et le chapitre projeta à son tour une large reconstruction, à réaliser par parties.

On commença par la nef. L'historien J. Cousin avance, sans indiquer ses sources, que la première pierre fut placée en 1110, sous l'épiscopat de l'évêque Lambert. Cette date, appliquée au chœur actuel, comme le fait l'auteur, est certainement fautive; mais elle pourrait bien se rapprocher de la vérité, si on la rapporte à la nef. En tout cas, cette dernière était encore en construction en 1141, puisque c'est en traversant les chantiers de la cathédrale (*fabrica ecclesiae*) que le chanoine Henri prétend avoir eu sa célèbre vision.

A en croire la chronique de Sigebert de Gembloux, le travail était terminé en 1171. Walter I^{er}, qui venait de porter de trente à quarante le nombre des chanoines, fit la dédicace du nouveau temple le 9 mai, qui tombait effectivement un dimanche et qui est resté jusqu'à ce jour la date liturgique de cette solennité.

En plan, cette nef se contentait de remplacer, en l'allongeant, un des bras de la croix, ainsi qu'on l'a fait à San Fedele de Côme, et comme l'a réalisé du premier jet l'architecte de Sainte-Marie du Capitole à Cologne (1065), constituant par là ce chœur triflé, que l'on retrouvera notamment au Grand Saint-Martin (1185) et à l'église des Saints-Apôtres (1199) : toutes trois apparentées à la cathédrale de Tournai.

Le nouveau bâtiment se trouve cette fois au niveau de la place de l'Évêché, plus bas par conséquent que la vieille église, hissée, affirme Waucquier, au niveau du Vieux-Marché-aux-Poteries.

Cette construction est celle que nous avons encore aujourd'hui sous les yeux. Elle mesure soixante mètres de longueur sur vingt de largeur, dont cinq mètres environ pour chacun des bas-côtés. Notons qu'elle possède une sorte de croisée au bout de laquelle s'ouvrent les portails latéraux : si bien qu'avec le portail du fond toutes les entrées donnent dans la nef romane de la cathédrale de Tournai.

* * *

Maintenant que le chapitre possédait un nouveau local pour y célébrer l'office canonial, il pouvait songer à démolir l'ancienne église et achever son œuvre de large reconstruction. « Le tour en fut changé, note Waucquier, c'est-à-dire que la grande nef et le chœur nouveaux furent mis où se trouvoit la croisée ancienne et que l'ancienne nef et l'ancien chœur devinrent la croisée d'aujourd'hui; avec cette différence encore qu'on ôta la croupe de cette montagne sur laquelle étoit la première église, pour baisser toute la nef et toute la croisée de la deuxième, de sorte que le seul chœur nouveau demeurait sur le sommet, comme s'y étoit vue toute la première église. »

La construction du transept et du chœur roman était déjà avancée, quand, en 1192, monta sur le siège épiscopal de Tournai un de ces prélats grands bâtisseurs d'édifices religieux, qui croient que Dieu est avec ceux qui élèvent des monuments pour lui faire honneur. Il s'appelait Étienne, originaire d'Orléans, mais qui porte dans l'histoire le nom d'Étienne de Tournai.

Son long séjour en France et en Italie, non moins que sa haute culture littéraire, avaient stimulé son zèle pour les nouvelles for-

mules de l'art. A Orléans, il avait relevé la basilique de Saint-Euverte, dont il fut abbé (1168-1176.) Sans craindre la disparité des styles, il avait, à Paris, greffé sur l'ancien fond roman des transformations gothiques (1188-1192), qui permettaient à l'abbatiale de Sainte-Geneviève de tenir un rang honorable, à côté de la cathédrale de Notre-Dame, des nefs de Saint-Germain-des-Prés et de la façade de Saint-Denis.

Étienne ne pouvait manquer de porter un vif intérêt à l'achèvement de la cathédrale de Tournai. « Cette église, observe le genovéfain Claude Du Molinet, méritoit bien autant de faveurs que les deux autres, puisqu'elle étoit la plus noble et la plus illustre de ses épouses. Quoiqu'elle fût la dernière, il estoit trop prudent pour lui donner sujet de jalousie et lui en osta le soupçon quand il luy fit le mesme avantage qu'aux deux autres, qu'il avoit premièrement épousées. »

De même qu'il avait amélioré les locaux des abbayes de Saint-Euverte à Orléans et de Sainte-Geneviève à Paris, il voulut embellir aussi le palais épiscopal de Tournai, qui était alors de construction récente — peut-être même inachevé. L'ancienne demeure des évêques se trouvait primitivement dans la partie supérieure de la rue des Choraus, appelée pour cette raison la rue du Châtelet. Le transfert près de la cathédrale, à l'endroit actuel, coïncide avec le rétablissement de l'évêché particulier de Tournai et sa séparation d'avec celui de Noyon en 1146. Étienne, pour lui donner plus d'élégance, ajouta un portique à la façade. Mgr Voisin pense qu'il s'agit, en l'occurrence, de la colonnade qui existe encore, près de la chapelle de Saint-Vincent, au niveau des cuisines et de la rue.

A Paris, les genovéfains desservaient l'église de Saint-Étienne du-Mont, sans avoir besoin de passer dans la rue pour vaquer à leurs fonctions. Étienne voulut réserver le même avantage à lui et à ses successeurs, en jetant au-dessus de la voie publique un pont qui lui procurerait un libre accès dans sa cathédrale. Le Magistrat de la ville s'opposa vivement à cette entreprise, alléguant ses droits sur la voirie. Mais l'évêque passa outre. Malgré les protestations de l'autorité communale, il édifia cette arche plein cintre assez grossière, qui relie encore aujourd'hui la cathédrale à l'évêché, et il éleva sur cette voûte solide son oratoire épiscopal.

Étienne considéra la « fausse-porte » comme un arc de triomphe (*ereximus arcum triumphalem*), commémorant sa victoire sur le Magistrat de la cité (*victoria nobis de celo collata*), et sa chapelle comme un bijou (*tam gloriosam materia quam gratiosam forma*).

L'influence française est ici manifeste. On se croirait à Saint-Denis. L'auteur de cet oratoire, qui tranche par sa technique sur le style alors en usage à Tournai, pourrait bien être un étranger qu'Étienne avait amené de Paris. C'est de lui sans doute qu'il nous parle dans ses *Lettres*. « Cet artiste, écrit-il, n'est pas moins recommandable par son honnêteté et son bon caractère que par son talent. Ses magnifiques travaux, répandus dans les églises et les édifices publics du pays, feront vivre éternellement sa mémoire. »

La postérité toutefois a trahi cette attente. Elle fut infidèle au souvenir de cet homme, aussi vertueux qu'habile. Nous ne connaissons de lui que l'initiale de son nom. Il s'appelait maître G. Mais Étienne en avait fait un ami intime (*Amico et familiari nostro G*); et ce fut probablement son conseiller et son guide dans les différents travaux d'art qu'il fit exécuter à Tournai.

Cependant en 1198, la cathédrale n'était pas encore achevée. Étienne répète alors le geste qu'il a accompli jadis en faveur de la basilique de Sainte-Geneviève. Il abandonne des droits féodaux rachetés du châtelain de Tournai, Baudouin, pour donner au transept et au chœur une voûte convenable (*in opus maioris ecclesiae ad faciendam et formandam decenter testitudinem sive celaturam ipsius ecclesiae*).

L'expression se retrouve dans la chronique de Saint-Trond et ne laisse aucun doute sur le sens qu'il faut lui attribuer.

Étienne mourut en 1203. Les travaux se poursuivirent lentement et ne furent terminés que dix ans plus tard. A en croire l'abbé de Saint-Martin, Gilles li Muisis, la consécration de cette partie de l'édifice eut lieu en 1213.

Désormais il y avait à Tournai une cathédrale entièrement romane, orientée vers le sud-est. Sa forme était celle d'une croix latine, sur plan tréflé, dont le sommet et les bras avaient les mêmes dimensions et se terminaient tous trois en hémicycles. Sous le chœur, resté surélevé, au témoignage de Waucquier, se dissimulait sans doute encore une crypte où reposait le corps de saint Éleuthère devenu le patron de la ville depuis la translation du 24 août 1064, après qu'à la faveur d'un incendie à la cathédrale (1059), un clerc s'était emparé des reliques de saint Nicaise et les avait remises à l'archevêque de Reims, Gervais.

Nous pouvons juger de cette deuxième partie de la construction par le transept qui nous est conservé. On remarquera aisément que les caractères architectoniques ne sont plus ceux de la nef. Entre les deux dates, l'art de bâtir a évolué, à la faveur de principes nouveaux et de l'expérience acquise. En France, l'art roman avait à peine atteint son plein développement qu'il fut supplanté par l'art ogival. Déjà Saint-Denis de Paris, les cathédrales de Noyon, de Sens, de Senlis, de Laon sont élevées dans le style nouveau. Mais les architectes tournaisiens resteront fidèles à l'ancienne formule : tout au plus témoigneront-ils déjà de la recherche de la verticale et sacrifieront-ils au goût du jour, de manière à en faire un monument de transition.

La question de savoir si le transept avec ses cinq clochers sont d'inspiration lombarde, ou d'origine rhénane, a été posée souvent et a reçu des réponses très différentes. « En réalité, écrit M. Marcel Laurent, le plan tréflé, familier aux anciens, fut adopté par les Lombards, d'où il passa sur le Rhin. On le trouve à Sainte-Marie du Capitole, à Cologne, dès 1065. Triomphant fut son règne en Allemagne; et tout porte à croire qu'il fut transporté de là dans le Nord de la France (à Saint-Lucien de Beauvais entre 1099 et 1119, à Noyon en 1150); mais c'est à Tournai que le transept prit de telles proportions grandioses et cette indépendance... De la même façon, les quatre tourelles qui cantonnent la lanterne du Grand Saint-Martin à Cologne, do nèrent l'idée des cinq clochers de Tournai; mais ce n'est là qu'une suggestion, une image naissante, au prix de l'œuvre grandiose accomplie par les architectes des bords de l'Escaut. »

Cet avis autorisé est à retenir en tout point. Au fond, M. Fritz Hœber partage les mêmes sentiments, quand il attribue à la cathédrale de Tournai le mérite d'une « synthèse paraphrasée ».

Le plan a pu être germano-rhénan; toutefois son exécution est française. L'architecte qui l'a conçu n'était ni Allemand ni Français, mais plutôt Tournaisien. Il avait vu les monuments de Beauvais et de Noyon, de même qu'il avait vu ceux de Cologne. Cependant s'il eût appartenu à l'école française, il en aurait pratiqué plus exactement le style contemporain, sans mélanger le berceau aux voûtes d'arêtes. Par ailleurs, s'il avait senti plus profondément l'influence rhénane, celle-ci se serait traduit par le chapiteau cubique, des toits en bâtière et la présence d'arcatures sous la corniche.

En fait, la cathédrale de Tournai occupe une place remarquable parmi les belles églises romanes. Malgré sa parenté indéniable avec les églises romanes du Rhin et de la France, surtout de la Normandie, elle réalise un type spécial. Son style a rayonné aux XII^e, XIII^e et même XIV^e siècles (Deynze), dans tout le bassin de l'Escaut (Notre-Dame de Pamele à Audenarde, Saint-Bavon et Saint-Nicolas à Gand), jusqu'en Hollande (Rolduc) et au Danemark (Roskilde). Sa physionomie présente un caractère d'unité

suffisante et une originalité assez saillante pour mériter le titre, un peu prétentieux, d'école tournaisienne ou *scaldiennè*, — par opposition à l'art *mosan*, qui régnait sur la vallée de la Meuse. Les deux grands fleuves de la Belgique commandent ainsi à deux régions, où le style roman s'est développé suivant des voies différentes; et les deux foyers de l'art belge monumental, dans le haut Moyen âge, furent les deux villes épiscopales, placées aux deux pôles de la Wallonie, Tournai et Liège.

* * *

Il appartenait pourtant à un Tournaisien d'origine de rompre brusquement et complètement avec cette tradition régionale, au plein milieu de sa faveur dans la vallée de l'Escaut.

Six ans après l'achèvement de la cathédrale romane de Tournai, montait sur ce siège épiscopal Walter de Marvis, prélat d'une haute valeur personnelle, en même temps que d'une activité débordante. Il se trouvait à l'armée des Croisés, devant Saint-Jean-d'Acre, lorsque les suffrages du clergé et du peuple le désignèrent pour succéder à l'évêque Gossuin, qui venait de mourir (1219). Le nouvel élu quitta aussitôt l'expédition de Terre Sainte et revint se faire sacrer à Reims par l'archevêque Guillaume de Joinville (1220).

Walter de Marvis limita quelque temps son zèle à son vaste diocèse; mais il fut bientôt appelé à l'exercer sur un plan plus large. A raison de son aptitude dans les affaires, le pape Grégoire IX le chargea, vers 1228, d'une mission délicate chez les Albigeois. Il ne s'agissait de rien moins que de calmer les haines, désarmer les vengeances, faire succéder l'influence religieuse et l'action des lois à l'esprit de révolte et de désordre social.

En 1231, Walter remplaça le cardinal de Saint-Ange comme légat du Saint-Siège dans le Languedoc : rôle plein de périls et qui exigeait une prudence consommée. L'évêque se montra à la hauteur de cette tâche épineuse. C'est l'hommage que lui rend dans sa chronique Guillaume de Puy-Laurens, secrétaire du comte de Toulouse.

Sa mission terminée, Walter de Marvis alla à Rome exposer au Souverain Pontife la situation morale des provinces qu'il abandonnait. Puis (1232) il rentra dans son diocèse, dont les soucis languedociens ne l'avaient jamais complètement distrait.

L'évêque revenait à Tournai sous l'influence des monuments qu'il avait visités à l'étranger. Ses yeux restaient remplis du spectacle des belles églises de France, dont le style était d'un siècle en avance sur le nôtre. Dans de pareilles dispositions d'esprit, il trouva bientôt le chœur de sa cathédrale trop étriqué, sa noblesse trop farouche et sa solennité trop massive. Aussi ne craint-il pas de brûler les étapes.

« Partout ailleurs, observe M. Marcel Laurent, les architectes belges hésitent, mêlent le passé au présent, font des combinaisons avec des emprunts variés à la France, de la Normandie à la Bourgogne, et retardent sur leurs modèles. » Walter de Marvis rompt complètement avec le passé. L'ancien chœur, jusque-là surélevé, fut démoli (avec sa crypte probablement) et un autre chœur beaucoup plus vaste, de style ogival et sans église souterraine cette fois, fut édifié à l'emplacement du premier.

A en croire une inscription qui, d'après la chronique du chancelier De Villers, se trouvait sur l'aigle-lutrin du chœur, ce travail aurait été accompli de 1243 à 1255. En tout cas, le 16 février 1252, la construction était déjà suffisamment avancée pour que Walter de Marvis ait pu être inhumé au côté gauche du sanctuaire, sous une lame de cuivre portant son effigie avec une inscription funéraire.

Le nouveau chœur de Tournai, écrit encore M. Laurent « avait le plan du chœur d'Amiens; il imitait par la disposition et la forme

de ses cinq chapelles autour du déambulatoire, le profil de ses piliers et nervures, le chœur de Soissons (1212); il s'opposait par sa membrure énergique, sa majesté lumineuse, la finesse agile de ses lignes prédominantes, à l'aspect compact de la nef, voire du transept. Il était purement français, français du Nord. »

Ainsi contrastaient dans un même monument les deux styles roman et ogival : celui-là austère et solide, celui-ci léger et presque téméraire; l'un s'élevant péniblement au-dessus du sol, l'autre y tenant à peine et lançant vers le ciel de spacieuses verrières aux fenestragés compliqués.

A l'encontre de la partie romane, où la stabilité se retrouve dans le poids des murs, il fallait chercher au dehors la force qui manquait au dedans. Tel est le rôle des immenses contreforts avec leurs arc-boutants, couronnés de pinacles, et qui surgissent autour du chœur comme autant de gracieuses pyramides.

Nulle part, cependant, ni à l'intérieur qui n'a qu'un seul collatéral, ni à l'extérieur plutôt sobre et détaillé, on n'observe cette prodigalité de décors et de sculptures, familière à tant d'autres cathédrales de la même époque. A Tournai, tout l'effet a été demandé à la puissance des lignes architecturales.

Tel était l'enthousiasme suscité par la nouvelle formule de l'art religieux, que la transformation du chœur faillit amener la transformation de tout le reste. Mais ces ardeurs expansives, si bien assorties à la ferveur religieuse du XIII^e siècle, se calmèrent. On se contenta de greffer sur le tronc roman une merveilleuse floraison de l'idéal récent, en le raccordant par des combinaisons d'ogive aux grandes lignes du cintre.

Et ce fut heureux.

Malgré la variété des styles, une profonde unité mystique relie entre elles les différentes parties de la cathédrale de Tournai. Pour mieux s'en rendre compte, il faut y pénétrer par la porte Mantile latérale, qui commence par étaler aux yeux du visiteur la bataille quotidienne des Vices et des Vertus.

Sous les basses nefs romanes, une architecture militante, en lutte avec la pierre, semble la soulever avec effort mais puissamment. Ainsi que la matière, la nature inférieure est vigoureusement terrassée par une foi robuste et agissante. Le chrétien se sent pris dans un réseau d'arcades parcimonieusement éclairées et dans un quinconce de massifs piliers, comme entre les barrières de la voie purgative, en ascèse.

C'est avec l'impression d'une libération de l'âme qu'il parvient sous la haute voûte romane, qui s'élève vers le ciel en se dilatant. Un filtre de lumière achève de le purifier sous la beauté merveilleuse du transept, lequel annonce le mouvement ascensionnel du chœur, le plus aérien, le plus aigu des chœurs ogivaux. Vingt faisceaux de colonnes, vrais bouquets de tiges nouées ensemble par des chapiteaux à crochets comme par des anneaux, s'y élancent vers la voûte où vient mourir pareillement la pointe effilée des verrières.

Ainsi la cathédrale anathématique vous écrase d'abord, vous illumine ensuite et vous projette enfin vers le Très-Haut.

Cette ascension spirituelle en trois étapes, qui traverse le monument, depuis les porches jusqu'à l'autel, est d'une puissance unique. Les pures cathédrales gothiques, ces grandes châsses de pierre, en sont privées. En dépit de leur ombre parfois très accusée, elles ne sont que triomphantes et les souples nervures ne font que souligner leur victoire sur la matière.

Chanoine C. WARICHEZ,
Archiviste de la cathédrale.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'étude de M. Jean d'Escalette sur Les Origines du jansénisme hollandais.

La Méditerranée

source de civilisation universelle⁽¹⁾

Savoir vivre, savoir mourir. Deux sagesses d'égale valeur dont l'univers vient, chaque fois qu'il est las, rapprendre le secret, sur les bords méditerranéens. Notre époque, qui a subi la mort pour avoir perdu le sens de la vie, s'apprête, elle aussi, à reprendre la route royale. N'entendez-vous pas dans le tumulte qui encombre les chemins du monde comme une mise en marche vers l'universalité romaine, sommet de notre civilisation? Oh! ce bruit est encore bien barbare, mais une oreille exercée comme la vôtre y percevra certainement l'ordonnance d'une mesure, les échos d'une première harmonie. En vous conviant ce soir à cette inspection nocturne du monde moderne, je voudrais qu'à la lueur des astres vous distinguiez dans la cohue les tentes qui se dressent! Sur chacune de celle, déjà installées scintille une étoile méditerranéenne...

Excusez-moi. J'ai peur et quelque peu honte d'abuser du lyrisme. Vous savez que des esprits positifs l'ont écarté de notre siècle sous prétexte de ne pas nous amollir. La dureté du cœur a été à la mode durant les années factices de la prospérité. Mais on ne peut parler avec des lèvres sèches de ce qui est le plus sensible du monde.

Et pourtant oui, notre époque est dure. Elle condamne jusqu'au vin joyeux, et le blé et l'huile sont repoussés comme de dangereux explosifs par les contingentements! Nous déambulons, hagards, dans une forêt de doctrines contradictoires, entourés de phénomènes dont personne ne peut plus nous donner une claire interprétation. L'homme moderne, qui a successivement nié la divinité, la famille, la patrie, la propriété et la joie de vivre, se débat aujourd'hui dans les affres d'un chômage inexplicable. Et dans sa détresse, il se souvient de l'Etat et de l'autorité, en attendant qu'il réclame le retour des dieux!

Mais où est-il cet Etat régénérateur, ce distributeur avisé et souverain de la Justice? Cui, cette autorité suscitant à la fois la crainte et l'amour? Moscou, New-York, la grosse industrie, la haute banque internationale, le racisme nébuleux de Berlin, la corruption des faciles démocraties, voilà les ressources du siècle! Rien de cohérent dans nos folies, aucune doctrine qui puise sa force aux sources de l'humanité spirituelle, rien qui ordonne et qui discipline. Nous revivons l'invasion des barbares accrue dans son élan ravageur de toutes nos possibilités de vaniteux scientifiques.

Or, par-dessus ce chaos, Rome resplendit seule comme une arche de salut; Rome, couronnement et synthèse des plus beaux efforts de l'homme méditerranéen. A nos incertitudes politiques, à notre désarroi moral, à nos divagations sociales, elle présente la leçon ardente de sa sagesse millénaire, plus jeune que jamais.

Rassurez-vous! Je ne vais pas vous faire l'éloge du fascisme. Ce mot a repris ces derniers temps, en France, une signification péjorative que nos partis politiques se lancent à la tête, et je m'en voudrais de l'employer. Et pourtant, chose curieuse, l'observateur informé et impartial constate qu'à « gauche » comme à « droite » on n'agit en réalité que des idées fascistes, mais chacun, par amour-propre ou ignorance, craint de les avouer comme telles! Bientôt peut-être la France entière fera du fascisme, comme le bourgeois gentilhomme faisait de la prose, sans s'en douter! Mais pour l'instant, dans ce cadre paisible réservé aux propos plus poétiques que politiques, je ne veux considérer l'enseignement de Rome que sous son aspect le plus général, sous son aspect éternel.

(1) Voir la *Revue* du 19 octobre 1934.

La définition de l'Etat, — réalisateur et gardien suprême du bien commun de tous les citoyens — relève à la fois de César, de saint Thomas et de Mussolini. L'autorité s'exerçant non pour l'ambition personnelle du chef, mais pour la sauvegarde de tous; — la liberté sagement limitée dès que son usage immodéré pourrait nuire non seulement à autrui mais à l'individu; — la morale passant du domaine privé au domaine public; — le règne enfin des valeurs spirituelles remplaçant le culte du Veau d'or matérialiste, voilà quelques-unes des sentences gravées sur la pierre romaine et qui résument le meilleur des leçons éparses d'Athènes et de Sparte, de l'Evangile et du Coran.

Et s'il me fallait choisir hors de la chrétienté un exemple méditerranéen de cette puissance ordonnatrice de l'Etat, pourquoi me serait-il interdit de prononcer le nom d'un homme peu connu en Occident, mais dont l'œuvre mérite attention et respect? L'« Oriental » Mustapha Kémal est, en réalité, un fils authentique de la Méditerranée. Il est marqué du sceau du divin équilibre et il peut, sur bien des points, servir de modèle aux politiciens dégénérés qui ont perdu la notion du droit et de la loi.

Si j'ai cité ce personnage éminent de notre histoire contemporaine, c'est que je veux expressément souligner que la tradition méditerranéenne n'est pas exclusivement latine. Certes, l'illustre académicien Louis Bertrand me tancerait vertement pour un pareil propos. Mais, ne lui en déplaise, de même que je ne puis concevoir l'Espagne sans les Maures, je ne puis non plus retrancher l'Islam de la vie méditerranéenne. De Stamboul à Rabat, du Caire à Grenade, une immense réprobation passerait sur moi! Non, la Méditerranée n'est pas exclusivement latine. Et la latinité exaltée par Rome, portée par elle aux confins de l'univers, ne demeure pas moins une richesse qui déborde l'antique Latium. Et la Rome éternelle que nous chérissons est moins la cité de Romulus que cette ville située à la fois sur le Tibre et dans nos cœurs, ville de chair et ville spirituelle dont le domaine et l'étendue vont bien au delà des Sept Collines.

L'exemple romain, si haut, soit-il, n'est que la plus belle réussite des peuples méditerranéens. Il nous sert et nous servira toujours de modèle parce qu'il exprime pour ainsi dire la métaphysique de la Méditerranée. Pardonnez-moi cette formule hardie : j'y tiens, d'abord parce que je la crois neuve, puis, parce qu'elle dit bien l'importance de Rome dans le développement de notre civilisation.

Vous sentez ici, n'est-ce pas? la présence d'un poète qui nous est cher, et dont j'ai déjà dit en passant le nom. Mais vous m'en voudriez de ne pas vous parler longuement de lui. On ne se lasse jamais en compagnie de Pierre de Nolhac. Au surplus, arrivé aux abords du point culminant de cette conférence, je ne saurais l'atteindre sans son secours.

Si l'on excepte, en effet, Mistral et les écrivains de langue d'oc, la littérature française ne compte guère de poètes qui aient exprimé l'idée méditerranéenne, l'idée latine avec autant d'enthousiasme que Pierre de Nolhac. On connaissait le chantre de Marie-Antoinette et de Versailles, on était loin de soupçonner en lui l'un des très rares poètes de France qui aient approfondi dans leurs stances la filiation mystérieuse qui unit notre pays à la Rome éternelle et à la lumière de la mer latine.

Les poètes romantiques ont chanté la Grèce, l'Orient, l'Espagne et l'Italie en vers immortels; Moréas et Henri de Régner ont écrit de merveilleux poèmes grecs ou vénitiens, et nous avons garde de ne pas oublier Charles Maurras ou Emile Ripert, mais cette synthèse vaste, intelligente, frémissante de foi et d'action, c'est dans Pierre de Nolhac seul que nous la trouvons... Deux livres de poèmes espacés sur de longues années. Le second paraît à l'heure où l'hiver engourdit les doigts du poète. Ils suffisent pourtant à nous remettre dans ce sens de la vie déserté par notre siècle qui se débat dans la nuit pour avoir précisément perdu la route éternelle. *Le Rameau d'or* porte en sous-titre « Poèmes

de l'humanisme ». Que d'erreurs, que de sottises, que de fous espoirs autour de ce mot qu'on a fait revivre ces dernières années pour l'appliquer aux besognes les plus diverses! Il est vrai qu'il est suffisamment riche pour être ainsi sollicité de toutes parts. S'il était nécessaire pourtant d'en circonscrire la portée et d'en approfondir la valeur, c'est à Pierre de Nolhac que nous aurions recours. Chez aucun autre de nos contemporains la flamme humaniste, la vraie flamme, n'aura brûlé d'un plus pur, d'un plus noble éclat.

Il arrive une heure dans la vie des grands écrivains où la critique suspend son exercice. Le jugement cède à l'admiration. Ils ont acquis une telle maîtrise, ils ont atteint des hauteurs si sereines, que nous ne voyons plus en eux que les vertus majeures, la force, le mouvement, la clarté, la sagesse. Nous allons vers eux d'un élan sans réserves comme à des dieux pleins de lumière. C'est en effet à un génie antique que s'apparente d'abord Pierre de Nolhac. Sa parole dégage une indulgence affectueuse, une connaissance exquise des secrets de la vie. Mais il y a plus : cette douceur, cette bonté, cette persistance dans l'action en dépit de l'âge et de la gloire ne sont pas seulement d'un « ancien »; la tendresse et la foi de l'Evangile pénètrent de leur rythme le rythme de son existence et répandent sur ses poèmes le miel mystérieux qui empêche ses vers les plus douloureux d'être désespérés. A la mélancolie de Virgile s'ajoute la joyeuse certitude de l'immortalité, non seulement littéraire, mais chrétienne. Avec Pierre de Nolhac, c'est un nouveau chaînon ajouté à la chaîne dorée du grand humanisme, de l'humanisme universel de la Méditerranée.

Avant de pénétrer dans le sanctuaire de sa philosophie, parcourons rapidement avec lui quelques-unes des étapes de l'adorable itinéraire « sur la nef toujours prête au voyage des dieux ». C'est le paysan latin que nous rencontrons d'abord sur la route, le paysan qui a remplacé le « faune et la dryade » par quelque « saint au nimbe doré », mais qui pousse « aux sillons le soc héréditaire ». Ayant ainsi fixé son appui sur la terre nourricière, le poète prend son vol, certain de pouvoir trouver au retour le doux foyer millénaire. Et c'est Nauplie et son chant « que les siècles ont fait si triste », Délos « toujours flottante sur la mer », Mycènes, la montagne de Palmi, Palerme, « étincelante et reine », le « jardin d'Amalfi », le cap Ferrat, dont

La roche soutient de ses fortes épaules

La tour que mit Auguste aux confins des deux Gaules.

Ce voyage ulysséen se termine sous l'olivier de Mistral et sur son conseil :

Qu'il faut savoir garder la grâce dans la force

Et, comme lui, durer et jusqu'au bout, servir.

Ah! comme il sert jusqu'au bout notre vénéré Nolhac! Ah! si tous ceux qui respirent et qui vivent autour de notre mer latine savaient l'ardeur de son cœur généreux, le don perpétuel de sa personne et de sa vie à la grande cause de l'entente des Méditerranéens entre eux, quelle magnifique couronne de lauriers ils lui tresseraient!

C'est de Rome qu'il puise sans cesse la flamme qui le soutient, c'est à Rome qu'il nous conduit et reconduit. Comment séparer des autres ses poèmes proprement latins, italiques, sans commettre une dissociation sacrilège tellement l'Italie se trouve intimement mêlée dans la trame secrète de tous! Tantôt elle éclate de jeunesse et de beauté, tantôt, par un rappel de ses grandeurs de jadis, le poète nous ramène à sa vigueur présente, tantôt enfin elle constitue le merveilleux filigrane qui transparait à travers les rimes d'or. Italie et France ne font qu'une âme dans ses vers comme elles sont *unè* dans son cœur.

Mais la grande pensée de Pierre de Nolhac dépasse pour ainsi dire l'Italie pour s'élever jusqu'à Rome, jusqu'à cette Rom-

métaphysique dont je vous parlais tout à l'heure. Et voici l'acte décisif de ce Gaulois : sans rien renier de son sol natal, sans rien sacrifier de la terre des ancêtres, il soumettra librement, intelligemment son cœur et sa raison à cette Rome sans qui l'ordre n'existe point. Il définit en quelques vers le sens de cette soumission qui n'est pas asservissement, mais choix libre et fier :

*Jeune centurion né sous des cieux gaulois,
Héritier d'un sang fier et rebelle, je mène
Dans les camps de l'Empire, et soumis à ses lois,
Un cœur qui se refuse à la force romaine.*

*Mais d'un combat secret personne n'a rien su.
J'ai choisi librement de servir sous les aigles :
Je ne trahirai pas l'honneur que j'ai reçu,
Rome ! d'offrir ma vie à l'ordre que tu règles.*

Ne sentez-vous pas que le jour où il se trouvera un poète prussien ou russe pour chanter une aussi virile déclaration, l'Europe aura reconstitué son unité ? Magnifique ambition pour un homme ou pour un siècle d'intégrer l'Allemagne et le slavisme dans l'ordre méditerranéen ! C'est la grande œuvre de l'avenir. La face du monde sera renouvelée quand le légionnaire german et le légionnaire moscovite pourront clamer au moment de mourir ce cri du légionnaire gaulois :

*J'ai porté les faisceaux pour le Christ et pour toi,
En ton double destin je mets ma double foi
Et, prêt à terminer mes jours, je renouvelle
Mon serment de jeunesse à la Rome éternelle.*

Cette citation me permettra d'aborder la dernière partie de notre entretien par la plus logique des transitions. Jusqu'ici, et à l'aide d'un plan plus passionné peut-être que raisonné, j'ai tracé les grandes lignes de l'ordre méditerranéen commenté par quelques-uns de nos écrivains favoris. Je voudrais, maintenant, aller plus loin, et vous indiquer comment, source de civilisation universelle, la Méditerranée renferme l'unique unité — excusez ce pléonasm nécessaire — capable de réaliser les fameux États-Unis d'Europe.

Vous le savez. Avant de devenir la chimère mystique des années qui ont suivi la dernière guerre, l'idée d'une Europe formant un seul corps a été l'objet de multiples évocations dont celle de Victor Hugo demeure parmi les plus connues. Or, toutes ces tentatives ont été vaines et l'échec de la plus récente d'entre elles — la Société des Nations — a été aussi le plus retentissant.

Est-il possible de préciser la raison de ces insuccès ? Je reprends mon expression de tout à l'heure : on a voulu réduire l'Europe à un immense corps matériel : unions douanières, unions commerciales, unions syndicalistes de travailleurs, unions capitalistes de trusts, unions politiques, tout a été envisagé pour agglomérer la plus prodigieuse variété de mœurs et de coutumes qui existent dans les continents de race blanche. Travail voué d'avance à la stérilité : on n'a oublié qu'une chose dans le gigantesque édifice : l'esprit, qui seul unifie le corps et le vivifie.

Contrairement aux prédictions de plusieurs prophètes, et non des moindres, l'Europe, en tant qu'entité politique ou économique, est allée vers la fragmentation. Emportée par un mouvement centrifuge, elle s'est subdivisée en États souverains de plus en plus nombreux et les rédacteurs des traités de 1919-20 ont accéléré ce mouvement de toute la force de leur ignorance historique, de leurs ambitions cupides et de leurs idéologies fumeuses. On l'a dit bien avant moi et bien avant 1919 : l'auteur de *l'Etang de Berre* écrivait dès 1912 : « Loin de fusionner et de se fédérer, les grandes nations modernes vivent dans un état croissant d'antagonisme. » Cette constatation est plus que jamais exacte. Et pourtant les idéalistes qui rêvent d'une unité européenne ne perdent pas

courage. Certains d'entre eux, qui se nomment les *Pionniers d'Europe* et qui commencent leurs lettres par les mots significatifs de « Monsieur et cher camarade européen », ont renoncé, m'a-t-on affirmé, à prôner l'idée que notre continent pourrait s'unifier par l'abaissement des frontières et la disparition des patries. C'est déjà un progrès sur l'internationalisme socialiste et l'« esprit de Locarno ». Je ne fais pas de politique, rassurez-vous ! Internationalisme socialiste, — fondé sur la lutte des classes en vue d'un bien-être matériel —, esprit de Locarno, — fondé sur des ententes économiques capitalistes —, sont les modèles dernier cri d'une Europe sans âme. Or ce n'est qu'en retrouvant son âme que l'Europe possèdera cette unité majeure qui ne peut être que spirituelle.

On nous cite sans cesse en exemple les États-Unis d'Amérique. Mais on oublie les conditions de leur naissance. Les États-Unis ont jailli de l'élan d'un même peuple, parlant la même langue, habitant des provinces associées par la même loi et la même foi puritaines, levées pour se défendre contre un même oppresseur. Où rencontrer une telle unité d'origine dans notre Europe divisée jusqu'à la moelle ? Culture latine, culture germanique, culture anglo-saxonne, culture slave se battent en champ clos. Qui mettra fin à cet antagonisme si ce n'est l'arbitre suprême, cet esprit supérieur de la Méditerranée qui n'est plus d'aucun pays, d'aucune race, ni d'aucun siècle, mais qui résume l'effort de tous les siècles, de toutes les races, de toutes les nations ! Autrement dit, l'Europe ne se sentira en sécurité morale, et, conséquemment, en sécurité matérielle que le jour où les Européens, dans leur élite et dans leur masse, penseront la même chose sur les grandes lois qui régissent l'humanité. Ce n'est pas une Europe oratoire, politique ou économique qu'il faut créer : les orateurs se dresseront toujours contre d'autres orateurs, les politiciens contre d'autres politiciens, les appétits contre d'autres appétits. Appelons plutôt à notre secours cet humanisme qui n'a varié d'Homère à Mistral et à Mussolini que pour s'enrichir et se perfectionner. N'éloignons de nous aucune branche de la famille méditerranéenne : près des Grecs, près des Latins, près des chrétiens, faisons une juste place aux savants et aux sages de l'Islam, et à tous les enfants venus vers elle, du Nord et de l'Est, mais que nul ne commande s'il ne reconnaît d'abord la suprématie des forces spirituelles.

Gardons-nous de préconiser ou d'encourager des formes de fédération européenne qui amèneraient fatalement la prééminence des forces économiques ou des forces militaires de tel ou tel des États fédérés. Laissons ce mauvais rêve aux nuées du siècle romantique, aux profiteurs du siècle présent, et que votre activité ne soit « européenne » que si elle s'inspire des enseignements de l'humanisme méditerranéen. Hors de ses expériences éprouvées, c'est l'aventure, la pire des aventures et la moins poétique : l'aventure où succombent toutes les civilisations qui s'éloignent de leurs sources : l'invasion des barbares.

J'appelle barbares tous ceux qui refusent la lumière méditerranéenne. Il y a des « barbares » parmi les « Européens » les plus célèbres de ce temps, il y a des fleurs de civilisation parmi les frustes citoyens d'un village de Grèce, d'Italie ou de Provence, — d'Angleterre ou de Belgique. Selon qu'on reconnaît ou non les lois éternelles de la condition humaine, on peut prétendre au nom de « civilisé », ou se le voir refuser, si puissant serait-on dans le camp de l'erreur.

Cette Europe spirituelle, dont Paul Valéry s'était trop vite empressé de chanter l'éloge funèbre, résiste heureusement aux assauts. Contre tous les agresseurs de sa volonté et de son intelligence, contre toutes les tentations aussi, elle se bat avec fierté, consciente de son pouvoir souverain et de sa victoire inéluctable. Son triomphe sera le triomphe de notre civilisation et le signe de l'unité européenne enfin retrouvée.

PHILIPPE DE ZARA.

LA RRADIOPHONIE BBELGE

SOC. COOP.

Siège : 53, rue du Poinçon, BRUXELLES

DÉPÔTS :

ANVERS, 13, rue de l'Imprimerie
GAND, 31, chaussée de Courtrai
OSTENDE, 14, chaus. de Thourout

LIÈGE, 12, rue du Mouton-Blanc
MONS, 80, rue St-Lazare

LA PLUS IMPORTANTE FIRME
EN RADIOS DU PAYS

**Agents des principales marques
Belges et Étrangères**

Bell — SBR — Philips — Kolsterbrandes — Sparton — Zénith, etc.

TOUTES INSTALLATIONS :

T. S. F. — AMPLIS. — FILMS SONORES

DÉPARTEMENT SPÉCIAL :

ASPIRATEURS — FRIGOS — ÉLECTRICITÉ DOMESTIQUE

Catalogues gratuits aux Couvents — Pensionnats — Missions, etc.

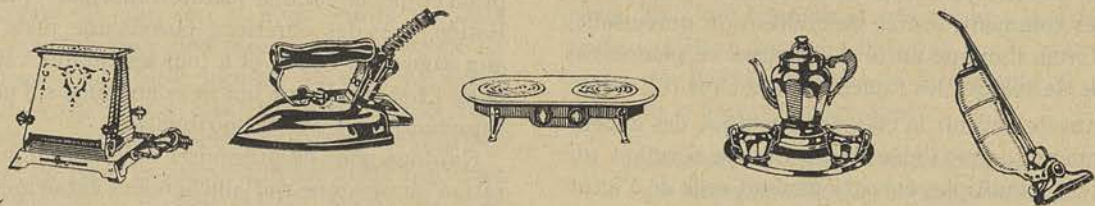
En renseignant *Revue Catholique*, 5 % de réduction

SPARTON

EN ARMOIRES FRIGORIFIQUES

Les Pionniers du Progrès en Radio

La voix la plus riche PRIX IMBATTABLES



APPAREILS ÉLECTRIQUES DOMESTIQUES WESTINGHOUSE

de réputation mondiale

ARMOIRES FRIGORIFIQUES

à partir
de fr. **3,500**

Cuisinières — Fers à repasser — Polisseuses — Machines à laver
Réchauds, etc.

ASPIRATEURS à partir
de fr. **575**

CONSULTEZ-NOUS

THE AMERICAN EQUIPMENT C^o, S. A. BELGE
BRUXELLES, 23, boulevard de Waterloo — Téléphone : 11,98,98

